

MÉMOIRES DE STAGES
SCIENCES SOCIALES
GÉOGRAPHIE

1994

Le village de Galue (Galowe)
Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée
Tradition et mutations

Guilhem MAISTRE

Document de travail

MÉMOIRES DE STAGES
SCIENCES SOCIALES
GÉOGRAPHIE

1994

Le village de Galue (Galowe)
Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée
Tradition et mutations

Guilhem MAISTRE



**L'INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE
POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION**

CENTRE DE NOUMÉA

© ORSTOM, Nouméa, 1994

Maistre, G.

Le village de Galue (Galowe) Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Tradition et mutations

Nouméa : ORSTOM. Avril 1994. 47 p.

Stage : Sci. Soc. ; Géogr.

Ø106ANTHRØ2

GEOGRAPHIE HUMAINE ; SYSTEME DE REPRESENTATION ; SOCIETE TRADITIONNELLE ;
ANTHROPOLOGIE HISTORIQUE ; MYTHE ; IMIGRATION ; PERCEPTION DE L'ESPACE /
PAPOUASIE NOUVELLE GUINEE

Imprimé par le Centre ORSTOM
Avril 1994



ORSTOM Nouméa
REPROGRAPHIE

SOMMAIRE

I) PRESENTATION GENERALE

- I)-1 Motivation de l'étude
- I)-2 La Papouasie-Nouvelle-Guinée
- I)-2-1 Géopolitique
- I)-2-2 Politique
- I)-2-3 Economie
- I)-2-4 Population
- I)-2-5 Environnement physique
- I)-3 Le cadre de l'étude

II) LE SYSTEME TRADITIONNEL (PRE-CONTACT ET SURVIVANCES)

- II)-1 Les hommes et l'espace
- II)-1-1 Unités territoriales et groupements humains, emboitements
- II)-1-1-1 Les hameaux
- II)-1-1-2 Gopgop
- II)-1-1-3 Ceux qui parlent Sohr
- II)-1-1-4 Les Mengen
- II)-1-1-5 Les étrangers
- II)-1-2 L'espace mythique, justification culturelle de la relation à l'espace
- II)-1-2-1 Nutu-Malila
- II)-1-2-2 La mer
- II)-1-2-3 Nutesina et Nutevulu
- II)-2 L'économie traditionnelle
- II)-2-1 L'alimentation
- II)-2-1-1 L'agriculture
- II)-2-1-2 L'élevage
- II)-2-2 Les cuiseurs de sel
- II)-3 Elements de l'organisation politique et sociale traditionnelle
- II)-3-1 Lignages
- II)-3-2 Hiérarchie sociale
- II)-4 Cérémonies, fêtes et échanges
- II)-4-1 Fêtes
- II)-4-2 Echanges
- II)-4-4 Cérémonies
- II)-4-4 Guerre

III) LE CONTACT, PERSPECTIVE HISTORIQUE

- III)-1 Contact indirect : premiers outils métalliques, commerce du sel
- III)-2 Les Allemands
- III)-3 Les missions
- III)-4 Les Australiens

IV) LES STRATEGIES

- IV)-1 Perception du contact et de ses conséquences selon la pensée traditionnelle
- IV)-2 Le dilemme : attachement aux valeurs traditionnelles et attrait pour la nouveauté
- IV)-3 Les réponses
- IV)-3-1 Adoption de la religion importée
- IV)-3-2 Le culte du cargo

V) CONSEQUENCES : LE NOUVEL ESPACE , SYSTEME ACTUEL

- V)-1 Etat des lieux
- V)-1-1 Population
- V)-1-1-1 Niveaux d'études
- V)-1-1-1-1 Etudes générales
- V)-1-1-1-2 Formation professionnelle
- V)-1-1-2 Activités professionnelle
- V)-1-1-3 Déplacements de travail
- V)-1-1-4 Les immigrés
- V)-1-1-5 Statuts coutumiers
- V)-1-2 Bâtiments
- V)-1-2-1 Structure du village
- V)-1-3 Economie monétaire
- V)-2 Tranches de vie
- V)-2-1 John Kaiopuna
- V)-2-2 Michael Uva
- V)-2-3 John Kaiopuna (junior)
- V)-3 Situation actuelle, le maintien de la tradition
- V)-3-1 La relation à l'espace

VI) CONCLUSION

Bibliographie

I) PRESENTATION GENERALE

I)-1 Motivation de l'étude

Lorsque je débarquai à Galue¹ pour la première fois en 1988, c'était dans le cadre de l'expédition spéléologique française "Mayang 88" dont le but était d'explorer les gouffres des Monts Nakanaï, au-dessus de Galue. Pendant deux mois et demi nous sommes restés dans la jungle, accompagnés de quelques habitants de Galue, dont John Kaiopuna, le chef "big man", que nous avons embauchés comme guides et porteurs. Malgré le barrage de la langue, nous avons sympathisé, mais il restait bien des motifs d'incompréhension, et ils nous intriguaient autant que nous les intriguions. Tout au long du séjour les questions s'accumulèrent plus vite que les réponses. Sur le retour, les discussions que nous eûmes avec une ethnologue rencontrée à Rabaul levèrent un petit coin du voile mais aiguisèrent encore la soif d'en savoir plus.

La poursuite de mes études en géographie fut une raison suffisante. Le crédit de la première expédition à peine fini de rembourser, j'étais de nouveau à Galue, avec cette fois l'espoir d'en apprendre plus sur le fonctionnement de ce village situé aux antipodes géographique, mais aussi culturelles.

L'objet initial de l'étude était le fonctionnement du système villageois en relation avec ses expatriés en ville. Il était donc projeté de mener l'étude sur deux fronts, le village et la ville. Une fois sur le terrain il s'avéra d'une part que les expatriés étaient rares et dispersés, et d'autre part que les conditions de sécurité et le coût de la vie en ville n'auraient pas permis de mener la recherche dans des conditions satisfaisantes. L'étude ne porte donc que sur Galue, les expatriés sont abordés seulement sous l'angle villageois.

Le problème sur lequel nous nous pencherons dans le développement qui suit est celui-ci : Les gens de Galue, qui vivaient jusque là dans un système relativement stable, s'appuyant sur un espace restreint, se sont trouvés confrontés, au cours du siècle écoulé, à une suite de perturbations liées à la venue des Européens. Ces perturbations, ainsi

que les stratégies qui ont été mises en oeuvre pour les prendre en compte, sont à l'origine de la situation actuelle. Quelles ont été les réactions aux perturbations et quelles en sont les conséquences actuelles?

Pour tenter de répondre à ces questions, nous essaierons dans un premier temps de reconstituer sommairement ce qu'était le système traditionnel avant le contact, puis nous nous intéresserons à l'historique des perturbations subies, ensuite nous chercherons à comprendre les stratégies mises en oeuvre par les gens de Galue, enfin nous observerons le système tel qu'il fonctionne actuellement.

I)-2 La Papouasie-Nouvelle-Guinée

I)-2-1 Géopolitique

La P.N.G (cf carte n° 1), ancienne colonie Australienne, est un état indépendant depuis 1975, mais reste encore partiellement sous influence : aide économique, investissements, cadres et experts. Le pays joue pour l'Australie le rôle d'état-tampon face à la menace Indonésienne.

La moitié occidentale de l'île (Irian Jaya) est sous domination Indonésienne. Un petit mouvement de résistance armée assez mal organisé du fait des guerres tribales utilise ponctuellement la P.N.G. comme base de repli, ce qui donne prétexte à l'armée indonésienne pour exercer un droit de poursuite au-delà de la frontière. Le gouvernement Papou a une attitude assez neutre, pris entre un désir de solidarité ethnique et la nécessité de ne pas froisser son puissant voisin.

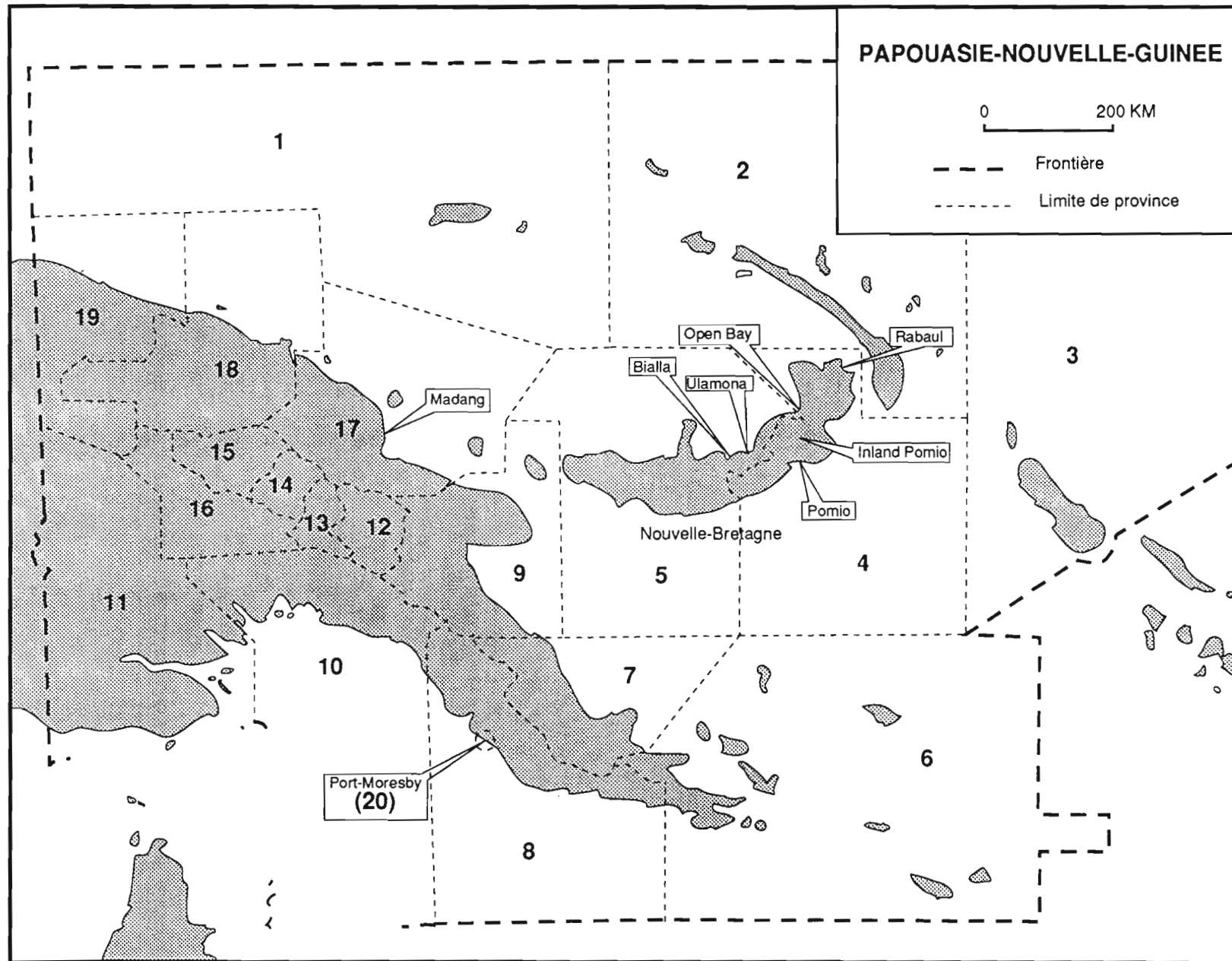
I)-2-2 Politique

Le régime politique est une démocratie parlementaire sur le modèle Anglo-Saxon : la démocratie fonctionne réellement, ce qui est à souligner pour un pays dit sous-développé, l'alternance est fréquente.

Il y a une lutte d'influence entre les Tolaï de Rabaul (Nouvelle-Bretagne), peuple commerçant rompu aux affaires depuis longtemps, et les Highlanders forts de leur poids démographique et de leur récente richesse liée à la caféiculture. Parmi les autres régions influentes, citons les provinces du Sépik et province centrale (Papuans).

La corruption fait régulièrement la une des journaux et alimente les polémiques, mais elle semble limitée à certaines hautes sphères politiques, et ne touche pas les

¹ Prononcer "Galoué". Le village est désigné sur les cartes sous l'orthographe "Galowe", mais ses habitants tiennent à l'orthographe "Galue", qui correspond mieux à la prononciation en Pidgin.



PROVINCES

- 1 Manus
- 2 New-Ireland
- 3 North-Solomon
- 4 East-New-Britain
- 5 West-New-Britain
- 6 Milne Bay
- 7 Northern (Oro)
- 8 Central
- 9 Morobe
- 10 Gulf
- 11 Western (Fly)
- 12 Eastern Highlands
- 13 Simbu
- 14 Western Highlands
- 15 Enga
- 16 Southern Highlands
- 17 Madang
- 18 East Sepik
- 19 West Sepik (Sandaun)
- 20 National Capital District

niveaux inférieurs. La haute fonction publique est réputée pour sa probité et sa compétence. Il faut parler ici du système wantok (one talk : ceux qui parlent la même langue), qui rend les obligations envers les familiers plus fortes que toute autre contrainte sociale ou professionnelle. Ce système a une grande influence dans tous les secteurs de la société et débouche sur de nombreux abus, notamment quand des policiers ferment les yeux sur les crimes de leurs wantoks ou facilitent leur évasion de prison.

La décentralisation est très poussée et effective, le pays est partagé en vingt provinces dotées chacune d'un gouvernement autonome et elles-mêmes divisées en districts administrés par des pouvoirs locaux.

L'affaire de Bougainville est depuis 1988 le problème principal du pays. Au centre de cette affaire, la mine de cuivre géante de Panguna, mise en service du temps de l'administration Australienne sans qu'il ait été suffisamment tenu compte des préoccupations des populations locales, d'où un sentiment d'insatisfaction qui évolua progressivement en revendication d'indépendance puis en sécession, avec fermeture de la mine en 1988. Voici quelques éléments de compréhension du problème, exposés ici car ils influencent la situation du pays dans son ensemble :

-Jusqu'à la mise en service des mines d'or de Ok tedi puis Porgera, Panguna constituait pour le jeune état Papou la principale source de revenus.

-Au moment de l'indépendance, c'est Bougainville qui revendiqua et obtint la première le statut d'autonomie provinciale, suivie aussitôt par la Nouvelle-Bretagne de l'Est et les Highlands de l'Est puis par toutes les autres provinces, d'où la crainte pour le gouvernement central que l'indépendance de Bougainville, si elle était acquise, ne soit prise en exemple et n'aboutisse au démantèlement du pays, avec en toile de fond la menace Indonésienne.

-A l'époque coloniale, les Allemands, puis les Australiens utilisèrent les Buka (habitants de Bougainville) comme police indigène, cette dernière acquit rapidement la réputation d'avoir la main lourde, ce qui pourrait faire interpréter certaines exactions actuelles de l'armée Papoue comme des actes de vengeance (J. Guiart, communication orale.)

-L'armée semble échapper de plus en plus au contrôle du pouvoir politique, ce qui expliquerait la multiplication des incidents frontaliers avec les Salomon.

1)-2-3 Economie

La P.N.G. est un pays de bonne réputation au niveau international, solvable, peu endetté, doté d'une monnaie forte, ce qui exclut le marché noir et l'économie parallèle.

L'essentiel de la population vit à l'écart de l'économie marchande, en économie de subsistance mais avec des systèmes traditionnels d'échanges, parfois à longue distance (Malinowski 1963) dont certains subsistent encore. Les traditionnelles monnaies de coquillages ont encore cours, y compris parfois sur les marchés urbains (Rabaul notamment).

Le secteur primaire est prépondérant, à l'exportation : bois, coprah, huile de palme, café, cacao. Deux systèmes cohabitent : les grandes exploitations, souvent en joint-venture, principalement avec les Japonais, et les petits lopins en exploitation familiale.

Les ressources minières sont très importantes, principalement de l'or et du cuivre et procurent au pays l'essentiel de ses revenus à l'exportation. La P.N.G. est exportateur de pétrole depuis 1992 grâce au gisement de Lake Kutubu dans les Highlands du Sud.

L'état choisit de prendre des parts dans les compagnies opératrices plutôt que de se contenter de percevoir des droits. Il cherche à développer les activités de transformation pour augmenter la plus-value à l'exportation et diminuer la dépendance à l'importation : raffinerie d'or, agro-alimentaire, industrie du bois, ainsi les bois précieux sont-ils interdits à l'exportation à l'état brut.

1)-2-4 Population

Elle s'élevait en 1989 à 3,6 millions d'habitants, soit une densité de 8 h / km², avec un taux de croissance annuel de 3,2 %. L'espérance de vie était de 49 ans en 1980 et le taux de mortalité infantile s'élevait à 72 pour mille naissances. Le taux d'alphabétisation était en 1980 de 32 %.

La population urbaine n'atteint pas 10 % du total mais est en croissance rapide. La capitale Port-Moresby dépasse tout juste les 200.000 habitants.

Les principaux foyers de population sont la région des Highlands avec dans certaines vallées des densités rurales supérieures à 100 h / km², les régions littorales et les îles, ainsi que la vallée du fleuve Sépik.

Au-delà de certains caractères généraux, la diversité culturelle est très

grande : plus de sept cent langues vernaculaires sont parlées dans le pays. On compte trois langues véhiculaires : le Pidgin, l'Anglais et le Motu².

L'activité principale est l'agriculture vivrière, les principaux systèmes sont basés sur l'une des productions suivantes : taro, patate douce, sagou, banane, igname.

1)-2-5 Environnement physique

La Papouasie-Nouvelle-Guinée est constituée d'une grande terre qu'elle partage avec l'Indonésie, et d'une multitude d'îles dont la plus grande est la Nouvelle-Bretagne. La superficie totale du pays est de 463.000 km².

Le pays est situé au contact des plaques Pacifique et Indo-Australienne. Il en résulte un relief très montagneux, plusieurs arcs volcaniques actifs et des séismes fréquents et parfois violents. L'épine dorsale de la grande terre, qui court de la pointe orientale jusqu'à la frontière avec l'Indonésie, dépasse plusieurs fois les 4000 m d'altitude et culmine au Mont Wilhelm à 4509 m.

Le caractère massif de cette chaîne a permis le développement de vastes vallées à plus de 1500 m d'altitude. Au Nord de la chaîne on trouve l'immense vallée du Sépik et celles plus modestes de la Ramu et de la Markham. Au Sud se situe une vaste plaine d'accumulation sédimentaire, la plaine de la Fly.

En dehors de la grande terre, les îles les plus importantes sont des îles hautes, volcaniques (Doumenge 1966).

Le climat est pour l'essentiel un climat équatorial très humide, nuancé localement par l'altitude. Il arrive de temps en temps que les récoltes de café des Highlands soient endommagées par des gelées. Les précipitations sont presque partout supérieures à deux mètres d'eau par an, et souvent beaucoup plus, sauf dans la région de Port-Moresby qui connaît parfois de sérieuses sécheresses.

1)-3 Le cadre de l'étude.

Le village de Galue est situé sur la côte Sud de la Nouvelle-Bretagne orientale (cf carte n° 2).

Avec 36.000 km² la Nouvelle-Bretagne est la deuxième île par la taille de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et aussi de toute la Mélanésie. Sa population s'élevait

en 1989 à 285.000 habitants. Elle est divisée en deux provinces, Nouvelle-Bretagne de l'Ouest, chef-lieu Kimbe et Nouvelle-Bretagne de l'Est, dont le chef-lieu est Rabaul.

L'armature de l'île est un arc volcanique qui comporte une dizaine de volcans actifs, dont le Mont Ulawun, point culminant avec 2300 mètres d'altitude.

La région de Galue est dominée par les Monts Nakanaï, culminant à plus de 2000 mètres et constitués de calcaires d'âge miocène.

La station météorologique de Pomio, à cinq kilomètres à l'Est de Galue, qui fonctionna pendant une trentaine d'années indique des précipitations moyennes annuelles supérieures à 6 mètres, avec des pointes à 12 m. Il pleut notoirement plus à Galue qu'à Pomio, ce qui s'explique par le relief environnant. S'il n'y a pas de saisons thermiques (les températures moyennes mensuelles restent voisines de 28° C), on peut distinguer deux saisons pluviométriques, que l'on pourrait qualifier de "humide" et "très humide", conditionnées par l'influence lointaine de la mousson.

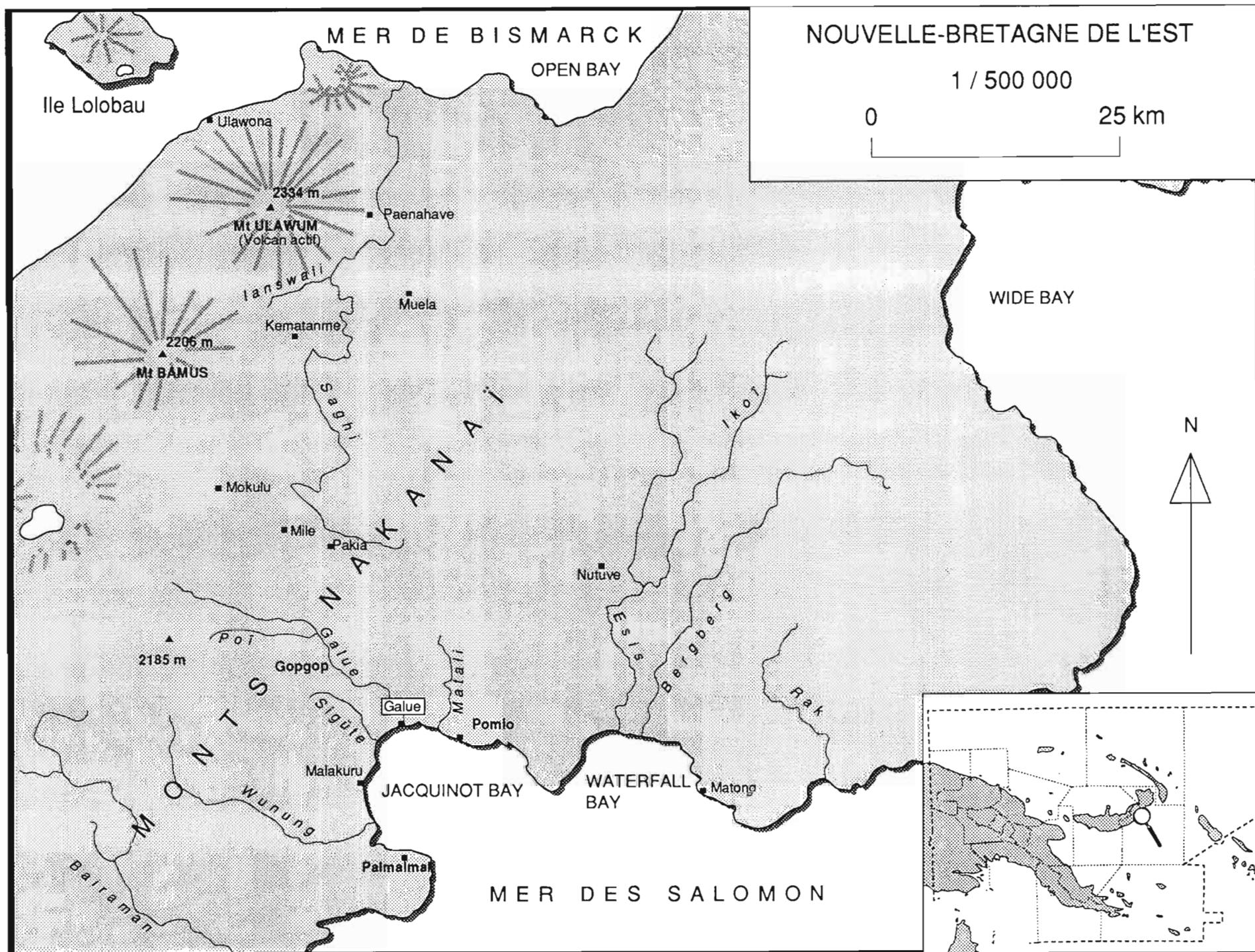
Le climat et la géologie se conjuguent pour donner une morphologie de type karst polygonal, parsemé de vaste gouffres et recouvert d'une épaisse forêt primaire.

A l'exception de rares plaines littorales très étroites, la région se prête mal aux cultures commerciales, et la rentabilité d'éventuelles exploitations forestières est compromise par le relief. L'activité se limite donc à l'agriculture vivrière. Cette situation contraste avec celle de la côte Nord en vis-à-vis, occupée par de vastes plaines de limon d'origine volcanique, où l'exploitation de la forêt a précédé la grande culture du palmier à huile. Les habitants de Galue et des environs retirent de ce contraste un vif sentiment de sous-développement.

La région est habitée par des populations dont les langues sont rattachées à la famille austronésienne.

Le village de Galue a pris place sur la terrasse alluviale que constitue l'embouchure du fleuve du même nom. En dehors des clairières du village, le site est occupé par une cocoteraie plantée par les Allemands, et qui n'est plus utilisée de nos jours que pour les besoins domestiques. Quelques plantations de café sont dans un état de demi-abandon. Les jardins vivriers sont situés sur les contreforts montagneux, parfois à quelque distance du village.





²A l'origine langue vernaculaire des environs de Port-Moresby.

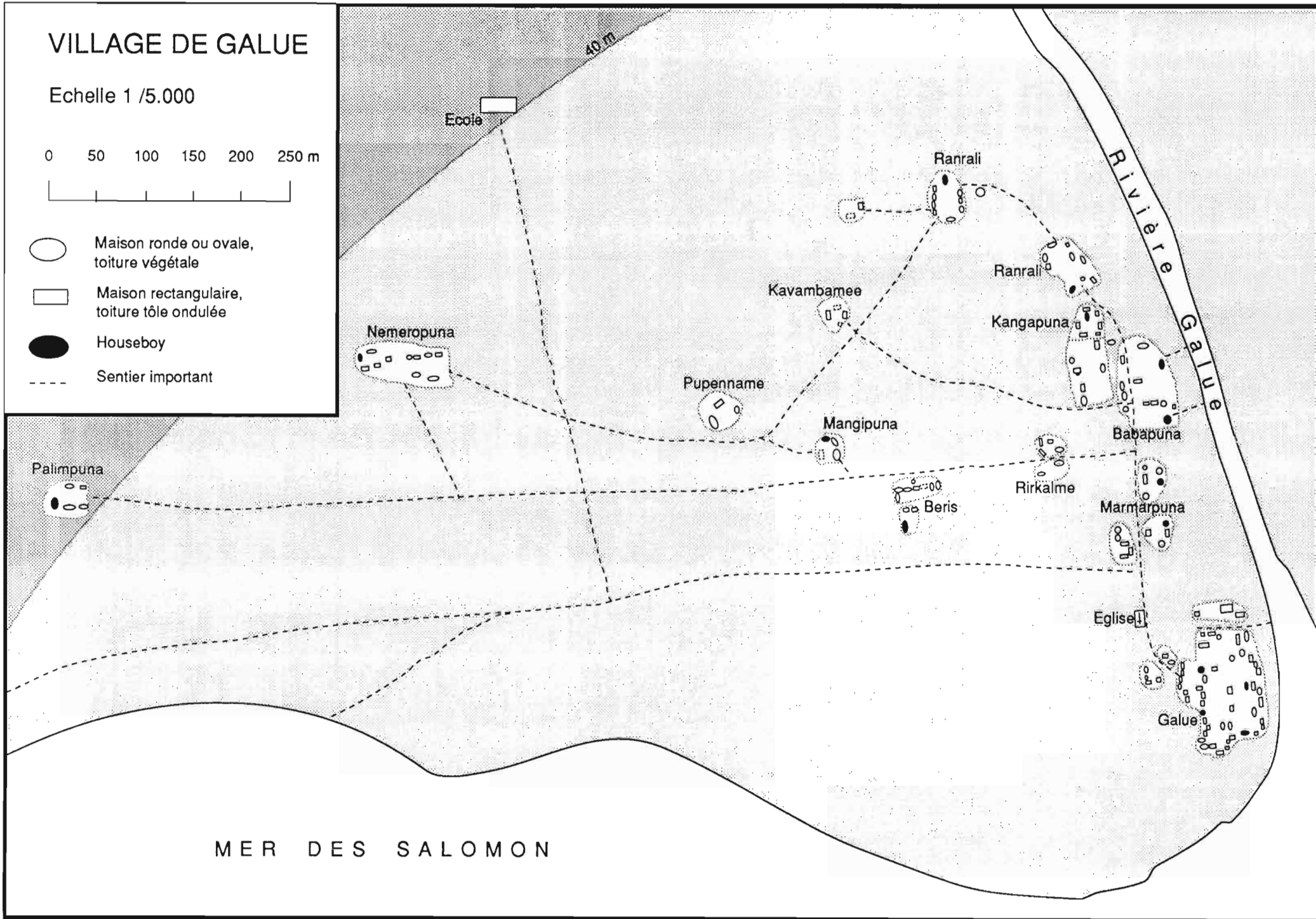


VILLAGE DE GALUE

Echelle 1 /5.000

0 50 100 150 200 250 m

-  Maison ronde ou ovale, toiture végétale
-  Maison rectangulaire, toiture tôle ondulée
-  Houseboy
-  Sentier important



II) LE SYSTEME TRADITIONNEL (PRE-CONTACT ET SURVIVANCES)

Sources d'informations :

L'essentiel des informations utilisées dans le présent chapitre ont été recueillies lors de mon séjour en Nouvelle-Bretagne du 19-01 au 13-03-1991.

La situation décrite dans cette deuxième partie est celle qui prévalait avant le contact, mais qui pour l'essentiel s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui.

II)-1 Les hommes et l'espace

II)-1-1 Unités territoriales et groupements humains, emboitements

II)-1-1-1 Les hameaux

Les habitants de Galue, avant de descendre s'installer sur la côte (voir III-4), étaient répartis dans un certain nombre de hameaux à l'intérieur du territoire qu'ils nomment Gopgop (cf carte n° 3).

La plus petite unité spatiale stable à l'échelle d'une à trois générations était le hameau. En effet, à l'échelle spatiale inférieure, les maisons abritaient une population mouvante, les hommes, polygames, vivaient soit dans la maison d'une ou plusieurs de leurs femmes, soit dans la maison des hommes; les jeunes enfants vivaient soit chez leur mère biologique soit chez une mère adoptive; les adolescents mâles vivaient dans la maison des hommes.

Le hameau était le lieu central d'une communauté humaine d'une dizaine à une cinquantaine d'individus solidarisés par des liens familiaux étroits. Il était constitué de quelques maisons à une seule pièce servant d'habitation et de cuisine et d'une maison des hommes (houseboy) à usages multiples : les adolescents et adultes célibataires y dormaient quotidiennement et les hommes mariés à l'occasion. On y recevait les visiteurs et on y pratiquait divers rites, lors des cérémonies d'initiation et pour les magies agricoles.

La population du hameau avait à sa tête un big man, aussi responsable de la maison des hommes. La charge de big man n'était pas héréditaire. Pour y accéder il fallait appartenir à un clan dominant, mais aussi être grand-père, avoir acquis un certain prestige par des prestations remarquées dans les domaines économique, social, politique, religieux, et

parfois guerrier. Il fallait aussi être reconnu comme un bon magicien agricole.

A proximité du hameau était cultivé le jardin, sur un emplacement choisi par le big man et différent chaque année. Après essartage par les hommes, le terrain était divisé en parcelles attribuées à chacune des femmes du hameau; les limites de parcelles étaient des troncs d'arbres abattus, qui avaient pour autre rôle de retenir la terre sur ces fortes pentes des montagnes Gopgop.

La coutume n'autorisait pas la remise en culture d'un terrain ayant déjà été cultivé de mémoire d'homme, aussi le déplacement du hameau était-il décidé lorsqu'il ne restait plus de terres cultivables disponibles à proximité raisonnable (moins de deux heures de marche).

II)-1-1-2 Gopgop

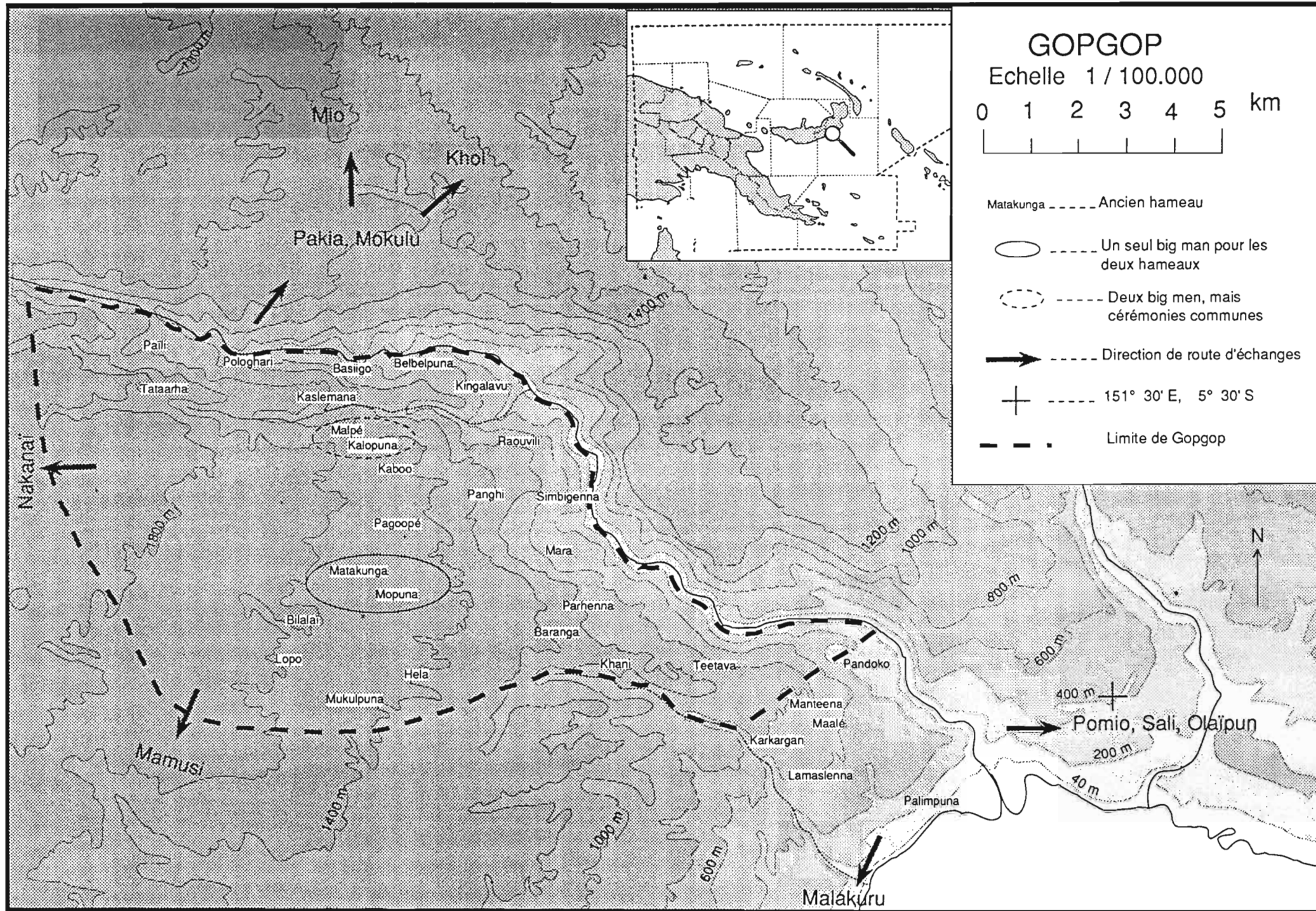
L'ensemble des hameaux, au nombre d'une trentaine³, étaient répartis sur le territoire appelé Gopgop.

Ce territoire, d'une superficie d'environ deux cent kilomètres carrés était délimité au NNE par le fleuve Galue, à l'ONO par les crêtes des montagnes Nakanaï et n'avait pas de véritable limite physique au sud, un no man's land le séparait des terres du peuple Mamusi.

Au SE, une bande de terre réservée à l'usage exclusif des gens de Gopgop mais n'abritant pas de hameau permanent reliait Gopgop à la mer, permettant ainsi le contrôle et la jouissance de la côte entre le ruisseau Sigüté et le fleuve Galue.

Les habitants de Gopgop avaient en commun certaines cérémonies coutumières qu'ils pratiquaient ensemble, acceptaient l'autorité d'un chef de guerre unique chargé d'organiser leur défense contre d'éventuelles agressions extérieures, et surtout détenaient le monopole de la cuisson du sel, sur laquelle nous reviendrons (Chap. II-2-2)

³Ce nombre demande à être précisé : mes informateurs ont été capable d'en situer vingt-cinq sur une carte, l'enquête auprès de la population m'a permis d'en rajouter sept, connus comme lieux de naissance d'individus interrogés ou d'un de leurs parents. Mais tous ces hameaux n'ont pas été occupés de manière synchrone, certains d'entre eux étaient déjà abandonnés lors de la création des plus récents. De même, les hameaux abandonnés depuis plus de trois ou quatre générations ont probablement été oubliés.



-I)-1-1-3 Ceux qui parlent Sohr

Le dialecte parlé par les gens de Gopgop était le Sohr, mais ils n'étaient pas les seuls à le parler. Ils le partageaient avec les gens qui vivent dans les villages actuels de Olaipun, Marmar, Pakia, Milé, Mokulu, Muro, Marenpuna, Bagho, Muela, Kematanmé, Lélé et quelques autres, soit une population d'environ 2000 personnes, répartie sur une bande allant de la côte Sud à la côte Nord de la Nouvelle-Bretagne, sans toutefois atteindre aucune de ces deux côtes.

En effet les "Sohr" (dénomination abusive mais pratique, car le terme "Sohr" désigne pour eux la langue qu'ils parlent mais pas eux-même) se définissent comme des montagnards, par opposition aux côtiers. Outre le dialecte, les "Sohr" partagent entre eux des liens coutumiers et familiaux plus forts qu'avec les populations voisines.

II)-1-1-4 Les Mengen

La littérature désigne la population des environs de Jacquinet Bay et Waterfall Bay (cf carte n° 2) sous le nom de Mengen.

Il convient de faire ici une parenthèse sur la notion de limite linguistique en Mélanésie. S'il arrive parfois que des populations voisines parlent des langues rigoureusement incompréhensibles l'une pour l'autre, on a souvent affaire à une sorte de continuum : si l'on se déplace dans une direction donnée et qu'on rencontre les langues A puis B puis C, A et B seront intercompréhensibles ainsi que B et C, mais pas A et C (Bonnemaison).

La maigre littérature concernant le sujet distingue les Mengen de l'intérieur (les "Sohr") et les Mengen côtiers (les "Maenge" de Panoff).

Les habitants de Galue (donc anciennement Gopgop) se reconnaissent bien comme des Mengen et acceptent de partager ce titre avec une partie des côtiers qu'ils désignent comme des "Maenge" et dont ils comprennent le dialecte (villages de Malakuru, Pomio, Sali, Babalpun, Baïna, Pulpul, Matong, Bokongtata, Tokaï). Par contre ils ne reconnaissent pas comme Mengen les côtiers de l'Ouest (Malmal, Goulgoulenna, Puapal, Hirena, Manginiuna, Totompal, Kaïton, Bintepuna, Bairaman et Lao) dont ils ne comprennent pas le dialecte et qu'ils désignent comme des "Loti", alors que la littérature les considère eux aussi comme des Mengen ou même des "Maenge" (Panoff).

Les "Gopgop" entretenaient des échanges traditionnels avec l'ensemble des Mengen.

II)-1-1-5 Les étrangers

Le territoire des Mengen est entouré de groupes de populations ayant des langues et des pratiques culturelles différentes, quoique présentant parfois des similarités. Les Mengen ont toujours été en relations commerciales et coutumières, voire parfois guerrière avec la plupart de ces populations.

Les gens de Gopgop n'avaient de relations directes qu'avec les populations limitrophes du pays des "Sohr", seul territoire où ils pouvaient circuler librement. Ces relations étaient principalement de type commercial, permettant d'obtenir des biens ou des services impossibles à se procurer localement. Ainsi les Nakanaï au NE étaient les principaux fournisseurs de haches de pierre et de monnaies de coquillages. Il était parfois fait appel aux sorciers Mamusi au SO, dont les magies, notamment guerrière étaient réputées.

Cet aperçu des emboitements territoriaux et des spécificités relatives à chaque niveau montre une réalité perceptible avec des yeux occidentaux mais qui manque déjà de netteté. Il n'existe pas de coupure franche entre la communauté solidaire et le monde extérieur, mais plutôt un passage par paliers du proche au lointain. La notion d'ethnie est ici inopérante, le niveau qui s'en rapprocherait le plus serait l'ensemble des Mengen, mais il regroupe en son sein des populations qui ne peuvent pas se comprendre du point de vue de la langue, il partage une grande partie de ses pratiques culturelles et même de ses mythes avec d'autres groupes linguistiques, enfin il n'est pas possible (dans le système traditionnel) d'observer une quelconque solidarité à l'intérieur du groupe vis à vis de l'extérieur. La plus récente guerre importante encore relatée par la tradition s'est déroulée à l'intérieur de Gopgop pour des raisons coutumières et l'une des parties a fait appel à la magie Mamusi, donc pouvant être considérée comme étrangère.

L'approche usuelle qui consiste à observer les unités territoriales et les hommes qui les peuplent aux différentes échelles apporte certes des enseignements, puisque ces unités existent et sont peuplées de groupes humains présentant des spécificités, mais elle reste ici très insuffisante pour comprendre les

liens très forts qui attachent les hommes à l'espace.

Il va donc falloir nous pencher vers la culture pour essayer de comprendre comment les hommes vivent leur attachement à la terre et avec quelles conséquences.

II)-1-2 L'espace mythique, justification de la relation à l'espace

Gopgop est le territoire des clans Basiigo et Boreenga, selon une tradition qui s'appuie sur le mythe de Nutu-Malila

II)-1-2-1 Nutu-Malila

Le mythe de Nutu-Malila m'a été raconté par Jacob Notu, le plus vieil homme vivant à Galue, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Notu est du clan Tatarapuna, mais son père était un Basiigo et a été big man chef de guerre de Gopgop ; lui-même a assuré l'interim pendant plus de vingt ans après la mort de son père en attendant que John Kaiopuna, l'actuel big man chef de guerre remplisse les conditions nécessaires.

Notu racontait l'histoire en Sohr, et son fils Kevin Tutoté Notu traduisait en anglais. Cette histoire a été recueillie le 11-02-91 à Galue.

Nutu est un serpent, sa grand-mère (humaine) le transportait dans un panier, il pouvait parler comme les hommes. Le nom du serpent est Malila. Ils sont arrivés à Nespuna, le premier lieu de repos⁴ entre la rivière Yanswali et le village de Bagho, ensuite ils se sont arrêtés près de Milé, à Sanho, près du petit ruisseau Ravalbansanhiré, ce qui signifie ruisseau d'urine de femme. Les femmes de Sanho, en le voyant, se sont mises à rire. Alors Malila a demandé à la vieille femme de le poser là, et il a retourné le village à l'envers, et ses habitants se sont retrouvés enterrés, alors de l'eau est sortie, c'est Ravalbansanhiré.

Ensuite la vieille et Malila sont venus vers Gopgop et ont traversé la Galué assez en amont, et ils ont vu la montagne Nalia, près de Malpé, puis ils sont venus à Qualo, ils cherchaient un endroit pour s'installer, ils n'en ont pas trouvé alors ils ont fait demi-tour, ils sont allés à Muetamona (dans Gopgop). Malila voulait s'y installer, mais quand il a vu Nalia il a voulu y retourner et ils se sont installés à Nalia, au sommet,

⁴Les routes traditionnelles sont jalonnées de lieux de repos, on ne peut pas s'arrêter n'importe où.

ainsi ils pouvaient voir partout, et ils ont appelé l'endroit Silomalua ce qui veut dire on peut voir partout.

Avant il n'y avait pas d'éclairs et de tonnerre, ni de tremblements de terre, à partir de ce moment les gens ont commencé à voir des éclairs, à entendre le tonnerre, alors ils ont été surpris. Ils sont venus en se cachant pour voir quelle était l'origine de tout ça. Ils ont vu le serpent, ils ont appelé tous les gens de tous les villages Mengen, ils ont tué des cochons et fait une grande fête, ils ont fabriqué des lances et ils sont partis tuer Malila au sommet de la montagne. Les Basiigo ont laissé les Tatarapuna derrière eux, à l'endroit de la fête, qui s'appelle Kapkapikarakabugu. Les Basiigo ont tué Malila. Deux personnes l'ont tué avec des lances, le premier s'appelle Murakalé, il a planté sa lance dans le nombril de Malila. Le deuxième s'appelle Patankalé, il a planté sa lance dans le coeur. Ils ont pris une liane épineuse et la lui ont mise autour de la tête. Avec des pierres ils ont tapé sur la liane pour faire rentrer les épines dans la tête. Ils ont tué Malila et sont rentrés au village parce qu'il y avait beaucoup d'éclairs, de tonnerre, de tremblements de terre.

Du village les deux tueurs sont retournés pour enterrer Malila. Quand ils allaient atteindre Malila il y a eu un gros éclair, alors ils ne se sont plus appelés frères (de clan) mais beaux-frères. Depuis il y a eu deux clans séparés. Malila a dit alors : "Murakalé sera Basiigo et Patankalé sera Boreenga". Malila dit : "Vous n'allez pas m'enterrer aujourd'hui, je vais vous donner les magies pour faire les jardins et toutes les magies pour tout : construire les maisons, pêcher, chasser, les duk-duk, les magies médicales,..." Il leur dit : "Si vous oubliez une de ces choses, touchez votre tête avec votre main, et vous vous souviendrez".

Avant la mort de Malila la nuit n'existait pas, et la mort n'existait pas non plus, il faisait tout le temps jour. Malila leur dit ensuite : "Vous allez m'enterrer et rentrer chez vous et rester deux jours au village, le troisième jour revenez". Les deux se demandaient de quoi Malila parlait, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'était un jour. Quand ils sont arrivés au village, la nuit a commencé à tomber, et c'était la première nuit, alors les gens ont été effrayés. Ils étaient n'importe où parce qu'ils ne savaient pas qu'il allait y avoir la nuit. Les deux ont vu la nuit et ils se sont touché la tête et ils ont compris qu'ils allaient avoir à attendre deux jours et deux nuits. Le troisième jour ils sont allés rejoindre Malila

et lui ont demandé : "Construis deux maisons pour nous pour rester avec toi". Malila dit : "Je vous ai montré toutes les magies, je ne veux pas que vous restiez avec moi. Allez enseigner ces choses à tout le monde, ensuite vous reviendrez et resterez avec moi".

Ils sont rentrés et le soleil s'est couché et la nuit est venue et la lune s'est levée.

Ils sont restés au village. Grâce aux pouvoirs donnés par Malila si quelqu'un mourait, ils faisaient une magie pour qu'il revienne à la vie.

Parce que Malila leur avait dit qu'il y aurait un temps pour qu'ils le rejoignent, Murakalé et Patankalé devaient être les premiers à mourir. Murakalé mourut le premier. Depuis, quand les gens meurent ils ne reviennent pas à la vie.

Un complément à ce mythe m'avait été raconté antérieurement par John Kaiopuna, traduction par son demi-frère utérin Michael Uva. (histoire recueillie le 31-01-91 à Paenahave) :

Selon la tradition les Basiigo avaient pour origines Mio⁵ et Gopgop. Il y avait deux frères, Murakalé et Patankalé, et la grand-mère. Ils ont tué la grand-mère, ils ont pris son crâne et l'ont amené à Nutu (Malila) et il leur a dit de construire la maison des hommes (à Gopgop) avec le crâne, ensuite il leur a dit de retourner à Mio chercher des crânes et de les amener à Gopgop pour finir la maison des hommes.

Un autre complément m'a été donné par Johannes Moinga, du clan Basiigo, big man, en janvier 93, directement en pidgin :

Là où Malila a été enterré, un cocotier a poussé, et c'est depuis ce temps-là que les cocotiers existent. Cette histoire est authentifiée selon Moinga par le fait que si on ôte le péricarpe d'une noix de coco, on peut reconnaître sur la noix elle-même un visage où sont figurés la bouche, le nez et les yeux.

L'intérêt de ce mythe n'est bien sûr pas seulement géographique, mais nous laisserons aux ethnologues le soin d'en interpréter les autres aspects. Au plan géographique, "il authentifie le lien qui attache les Basiigo (et Boreenga) aux terres de Mio et Gopgop" (John Kaiopuna) et sacralise des lieux : "L'endroit où a été

tué Malila est très spécial pour les gens des environs (Mengen, Kohl, Mamusi). Quand les plantes ne poussent pas bien dans les jardins ou s'il y a une épidémie ils envoient quelqu'un (seulement un Basiigo ou un Boreenga) demander conseil à Malila" (Jacob Notu). Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, lorsque quelqu'un mourait à Mio, son crâne était rapatrié à Gopgop.

Un autre mythe explique l'existence de la mer :

II)-1-2-2 La mer

Histoire recueillie le 26-02-91 à Galue, racontée par Jacob Notu, traduite par Kevin Tutote Notu.

D'abord il n'y avait pas de mer, seulement la terre, à l'époque du début les gens pouvaient aller aussi loin qu'ils voulaient.

Il y avait une vieille femme qui vivait près de Péléomatana (n°1, dans les montagnes de Gopgop). Elle avait un jardin du nom de Mankalganpuna. Elle vivait avec deux petits-fils. Pendant qu'ils étaient au jardin, à la maison elle cuisait des plantes vertes, et dans sa part à elle, elle rajoutait de l'eau salée, mais pas pour ses petits-fils, parce qu'elle était la femme qui connaissait l'eau salée. Elle ne voulait pas qu'ils sachent où elle prenait l'eau salée. Un jour qu'elle n'était pas à la maison, ils sont venus, elle avait laissé des feuilles de taros, ils les goûtèrent, elles étaient salées, ils comprirent que la vieille leur cachait quelque chose. Un jour ils sont allés avec la grand-mère au jardin et se sont cachés, et ils ont vu la grand-mère aller là où elle prenait l'eau salée. Elle prenait l'eau salée et en mettait des gouttes sur sa nourriture. Plus tard ils sont revenus et ont soulevé la plante qui servait de couvercle à l'eau salée.

C'était Péléomatana, la mer a commencé à sortir. A cette époque Malila était déjà là. La mer faisait beaucoup de bruit alors Malila lui a dit : "Va-t-en à un endroit où je ne pourrai pas t'entendre". La grand-mère prit la mer et alla s'installer avec elle à Karkarangana (dans la forêt au-dessus de Péléomatana). Malila dit : "Je peux encore t'entendre, va un peu plus loin". Alors la Grand-mère et la mer allèrent à Péléomatana (n°2, au bord de la mer).

Péléomatana n'est pas un nom propre de lieu mais un mot composé : péléo signifie mer et matana mère : la mère de la mer. Péléomatana n°1 et 2 sont des grottes et Karkarangana est un aven.

⁵Mio est un territoire que l'on peut situer approximativement dans le triangle Paenahave Muela Kematanme, cf carte "Nouvelle-Bretagne de l'Est"

Ce mythe non seulement explique l'existence de la mer, mais aussi identifie et relie entre eux des lieux de l'espace familier. Le fait qu'il fasse exister la terre avant la mer semble indiquer un enracinement terrien assez ancien et pose le problème du lien classiquement admis (Panoff 1978, p 480) entre Mengen côtiers et Mengen montagnards. Une étude ethnohistorique serait ici la bienvenue.

Un troisième mythe est composé de quatre parties et semble avoir été constitué par l'accrétion de quatre histoires différentes qui n'ont en commun que les personnages principaux. Certains passages s'appuient sur des lieux précis de l'espace familier des gens de Galué et en justifient l'existence et la fonction alors que d'autres n'ont pas de localisation définie. Des versions proches de ces derniers passages se retrouvent dans les mythes des Sulka (Jeudy 1988) et des Maenge (Panoff 1971).

II)-1-2-3 Nutesina et Nutevulu

Histoire recueillie le 19-02-91 à Galué, racontée par Jacob Notu et traduite par Kevin Tutote Notu.

1) Il y avait petit Nutu (Nutesina) et grand Nutu (Nutevulu). Nutesina a mis toutes les provisions (taros, ignames, cannes à sucre) dans une pirogue, à l'endroit où Malila a été tué (cela se passait avant Malila) et il a descendu la rivière (à cette époque il n'y avait pas de montagnes) et les a amenés à Kalamalagué (petite rivière entre Palmal et Malmal). Nutevulu apprit cela et construisit les montagnes pour essayer de bloquer Nutesina.

Nutesina fabriqua le premier bouclier rituel (Galeo). Il arriva à la plage et commença à payer dans la mer. Nutevulu arriva et commença à boire la mer et la rivière Galué, alors l'endroit a été asséché (c'est pourquoi l'embouchure de la Galué est un terrain plat). La mer commença à baisser et Nutesina a été entraîné par le courant vers Nutevulu et se retrouva sur le sec. Alors il a lancé sa pagaie dans l'estomac de Nutevulu et l'eau est ressortie, et Nutesina a pu payer à nouveau vers Kalamalagué.

Nutevulu n'était pas mort, il remonta la rivière Galué (qui était à sec). Mayang (source qui fournit l'essentiel du débit de la Galué et qui jaillit en pression au pied d'une falaise) était un ami de Nutesina, Nutesina lui dit de sauter et de tuer Nutevulu. Mais Mayang a raté Nutevulu qui venait juste de passer. Nutevulu avait encore un peu d'eau

dans son ventre, il l'a recrachée à Paranpopité, là où la Galué commence à couler, en amont de Mayang, près de Païli, c'est pourquoi plus haut la rivière ne coule pas.

Nutesina est resté à Kalamalagué et Nutevulu redescendit et s'installa à Lékalla, au-dessus de Péléomatana n°1 et de Matapilo (Matapilo est une roche gravée dans la falaise en bord de mer). Lékalla est une grande pierre, dedans c'est comme une maison. Nutevulu fabriqua ses armes Sala et les utilisa pour tuer les gens. Le Sala e Sina pour tuer les hommes de Malakuru et Malmal quand ils venaient en pirogue. Le Sala e Vulu pour tuer les femmes. Il dormait à Lékalla et venait à Matapilo pour tuer les gens. Pendant ce temps il a commencé à graver Matapilo et lui a donné le nom de Matapilo.

Il y a une pierre après Péléomatana, connue sous le nom de Nutkovanga, ce qui signifie : raconter une histoire à quelqu'un pour le mettre en colère et qu'il tue des gens. La grand-mère de Nutu vivait là. Quand elle voyait ou entendait des gens dire du mal de Nutu, elle allait à Lékalla le prévenir et il allait à Matapilo pour les tuer.

Quand les très grosses tortues venaient il les tuait et les découpait. Ensuite il fit un bouclier en bois. Dessus il dessina une tortue et comment la tuer. Après ça les gens ont su comment tuer les tortues et les découper. Il nomma le bouclier Galeo Asseena. Ce bouclier a un pouvoir, si on va avec dans un village il tue tout le monde. les gens n'étaient pas autorisés à s'en servir.

Le dessin sur Matapilo représente le visage de la grand-mère de Nutevulu.

Nutesina est bon et ne tue jamais personne. Nutevulu n'est pas bon et tue les gens. C'est pourquoi l'un est de l'autre côté et l'autre est ici.

2) Nutesina, sachant où est Nutevulu avait peur qu'il ne vienne l'attaquer. Alors il a construit une maison, il a observé la maison et il a décidé de construire un bateau. Il abattit des arbres (sambara) et commença à faire des planches et les assembla avec des lianes (cala). Il a fait une sorte de glu avec des graines (bolos) broyées. Pour renforcer la glu il a rajouté des cendres.

Une fois le bateau construit il monta dedans et navigua jusqu'à Kankuna (Près de Matong).

Nutevulu et la grand-mère sont allés jusque là-bas à pieds. Ils se sont retrouvés tous les trois ensemble.

C'est alors une autre histoire :

Ils vécurent alors ensemble à Kankuna. Vint le temps pour Kanghali (les noix de canarium). Avant ils n'avaient jamais mangé de kanghali. Un jour un oiseau amena une noix de kanghali, il la laissa tomber. Nutesina cassa la coquille et goûta l'amande, c'était très bon. Alors il suivit la direction d'où venait l'oiseau. Il marcha toute une journée et atteint l'arbre, qui était pour une vieille femme nommée Samouné.

Il vit beaucoup de noix et était tout excité de les ramasser. Il se cogna contre la maison de la vieille femme, il ne l'avait pas vue parce qu'il faisait nuit. La vieille femme demanda : "Qui êtes-vous qui cassez ma maison?" Il répondit : "Grand-mère c'est moi" La vieille femme dit : "La nuit tombe maintenant, veux-tu dormir avec moi?" Nutu dit d'accord. La vieille femme était très sale, elle ne se lavait jamais. Elle demanda : "Veux-tu manger ce taro que j'ai porté avec ma morve?" Et Nutu répondit d'accord. La vieille femme demanda : "Veux-tu boire cette eau que j'ai bue avec ma bouche sale et avec ma morve?" Et Nutu répondit d'accord. La vieille femme demanda : "Veux-tu dormir avec moi ou as-tu peur parce que je suis très sale?". Nutu répondit : "Ca m'est égal que tu sois sale". La vieille femme alla chercher un gros fruit (ivo) et le posa à l'extérieur de la maison.

Pendant la nuit tous les mauvais esprits sont venus parce qu'ils avaient senti l'odeur de Nutu et ils ont dit à la vieille femme : "Quelque chose sent bon dans ta maison". La vieille femme répondit : "Il n'y a rien dans la maison, mais il y a le fruit dehors". Les esprits ont mangé le fruit et sont repartis. Le jour vint.

La vieille femme dit au jeune homme : "Va au jardin et prends deux jeunes taros et un morceau de jeune gingembre". Elle fit une magie sur le gingembre. "Prends les taros et le gingembre et retourne au village. A la moitié du chemin tu fermes les yeux, tu mâches le gingembre et tu craches vers l'avant et vers l'arrière, puis tu rouvres les yeux".

Quand Nutu a fait cela il a vu deux jeunes femmes, une devant et une derrière. Elles sont devenues ses femmes, il alla au village avec elles. Il retrouva sa grand-mère et Nutevulu. Quand la grand-mère vit les deux jeunes femmes, elle fut très contente, mais Nutevulu devint jaloux. Il lui demanda où et comment il avait eu ces femmes. Nutesina répondit : "Attends et je te raconterai l'histoire". Grand Nutu dit : "Tu es petit et ce n'est pas la peine que tu me racontes l'histoire, je suis plus grand que toi et j'ai vu dans quelle direction tu as été".

Grand Nutu suivit cette direction, arriva à l'arbre et à la vieille femme, mais quand

elle lui posa les mêmes questions il refusa en disant qu'elle était trop sale. La nuit arriva, la vieille femme lui proposa de dormir avec elle, il refusa. La vieille femme dit : "Fais un lit à l'extérieur et dors-y". Les mauvais esprits arrivèrent et demandèrent à la vieille femme ce qui sentait bon. Elle leur répondit : "Il y a quelque chose qui dort dehors". Les esprits ont commencé à manger grand Nutu. La vieille femme leur a dit : "Ne mangez pas les os, déposez-les".

Le jour vint, la vieille femme mit les os ensemble et les allongea. Elle prit du gingembre et une branche de l'arbre ega. Elle fit une magie au gingembre et le cracha sur les os. Elle battit les os avec la branche. Nutu devint un homme à nouveau. Il fut surpris et demanda à la femme : "Pourquoi m'as-tu réveillé ?" Elle répondit : "Je t'ai réveillé avec les os." Elle dit : "Tu vas chercher deux taros prêts à récolter et un morceau de gingembre prêt à récolter. Tu marches sur la route. Au milieu tu fermes les yeux, tu mâches le gingembre et tu craches devant et derrière".

Quand il fit cela il vit deux vieilles femmes, une devant et une derrière. Il ne voulut pas les épouser et commença à les battre. Les femmes dirent : "Tu nous a voulues alors nous serons tes femmes". Il les battit à mort. Quand il rejoignit son frère et sa grand-mère il n'avait pas l'air content mais était toujours jaloux des femmes de son frère.

3) Un jour il demanda à son frère de lui prêter ses chiens pour aller chasser. Dans la jungle il arriva à un trou et y jeta les chiens de son frère. Quand il revint au village l'après-midi il dit à son frère : "Tes chiens sont à l'intérieur du trou. Demain nous irons tous les deux les chercher". Quand ils arrivèrent au bord du trou ils attachèrent une liane à un arbre et le jeune dit à son frère : "Tu descends chercher les chiens". Le grand frère dit : "Non, toi". Alors petit Nutu descendit le long de la liane. Quand il atteignit le fond le grand frère coupa la liane Il revint au village et la grand-mère demanda : "Où est ton frère?" Il répondit : "Il est descendu chercher les chiens et la liane s'est cassée, alors il est au fond du trou". La grand-mère comprit que ce n'était pas un bon garçon et qu'il avait peut-être tué son frère.

Le jour suivant grand Nutu ne retourna pas voir le trou. Il prit les deux femmes de petit Nutu, les mit dans une pirogue et partit avec elles. La grand-mère regarda dans quelle direction il était parti.

Pendant ce temps, au fond du trou les fourmis allaient devant, creusant le trou dans la direction du village, suivies du chien

Mussara qui élargissait le trou, puis de Nutu. Quand ils atteignaient les racines d'un arbre Nutu disait à Mussara de couper les racines. Quand ils atteignaient un rocher, un autre chien nommé Ralnénéli la broyait avec ses dents pour pouvoir continuer. Quand ils atteignaient un ruisseau souterrain, un chien nommé Innballa était chargé de le boire. Quand ils sont arrivés à l'arbre à pain, Mussara dit à Nutu : "Ce sont les racines de notre arbre à pain". Ensuite ils atteignirent les racines d'un drina (plante à feuilles odorantes cultivée à côté des maisons) alors ils ont commencé à creuser vers le haut et ont rejoint la surface juste derrière la maison de la grand-mère.

4) La grand-mère pleurait et dit à petit Nutu que grand Nutu était parti avec ses femmes. Elle lui montra la direction. Petit Nutu alla au ruisseau, il vit une libellule et l'observa. Il revint au village et commença à construire un avion avec le bois de l'arbre samba. Il assemblait les pièces avec des fibres de cala. Il le construisit dans la forêt, à l'insu de sa grand-mère. Quand l'avion fut fini il monta dedans et vint voler au-dessus du village, près de sa grand-mère. Elle prit son bâton de marche, crut que c'était un très gros oiseau et commença à le frapper. Alors il retourna, atterrit là où il avait construit l'avion. Quand il revint au village la grand-mère dit : "Mon petit-fils où étais-tu ? Il y a eu un gros oiseau, j'ai essayé de le tuer mais il s'est enfui". Il répondit : "Pourquoi n'as-tu pas bien visé pour le tuer ?" Il parla à la grand-mère de l'avion, lui demanda de cuire des taros pour le lendemain, pour les emporter en partant poursuivre ses femmes et son frère. "Quand je partirai tu verras une lumière à chaque aile. Si je reviens et que je n'ai pas de lumière, c'est que je ramène les femmes". Le lendemain, tôt le matin il vint voler autour de sa grand-mère, puis partit dans la direction de grand Nutu et de ses femmes.

Il les trouva, les survola. Il vit ses femmes, son frère les battait et elles pleuraient, pendant qu'elles travaillaient au jardin. Ensuite il alla à la rivière où les autres avaient l'habitude de boire, et posa son avion en haut d'un arbre. Quand les femmes vinrent puiser de l'eau en dessous de lui, il lança une feuille de drina. Une des femmes la ramassa et dit : "C'est une feuille du drina qui poussait près de notre maison, qu'est-ce qui l'a amenée ici ?" Alors il lança une noix de bétel, elle dit : "C'est une noix de bétel comme on en a près de notre maison". Quand elles regardèrent en l'air elles virent petit Nutu et furent très

contentes. Elles se mirent à rire et à danser. Elles enlevèrent leurs bracelets et leurs colliers et les laissèrent à la rivière, et elles allèrent ramener l'eau à grand Nutu.

Quand elles lui eurent donné l'eau, l'une dit : "J'ai laissé mon bracelet à la rivière". Et l'autre dit : "J'ai laissé mon collier à la rivière". Grand Nutu dit : "Femmes stupides, allez les chercher avant que je ne vous tue". Elles sont retournées à la rivière, ont récupéré leurs affaires et ont appelé. Petit Nutu leur a dit : "Vous allez vous asseoir chacune sur un aile de l'avion". Elles dirent : "Mais on va tomber !" Nutu répondit : "Vous ne pouvez pas tomber". Ils décollèrent et allèrent voler juste au-dessus de grand Nutu. Petit Nutu dit : "Tu es parti avec mes femmes et maintenant je les ai récupérées". Grand Nutu dit : "Mon frère, partageons, tu en gardes une et tu m'en donnes une". Petit Nutu dit : "Si tu dors sur le feu je t'en donnerai une". Grand Nutu dormit sur le feu, il dit : "Mon frère, j'ai dormi sur le feu et il m'a cuit, alors donne-moi une femme". Petit Nutu dit : "Va dormir sur les fourmis et je t'en donnerai une". Il le fit et elles le mordirent, alors il dit : "J'ai dormi sur les fourmis et elles m'ont mordu alors donne-moi une femme". Petit Nutu : "Tu as eu deux femmes et tu les as tuées, celles-ci sont les miennes". Petit Nutu et les femmes volèrent haut pour que grand Nutu ne les voie plus, et ils retournèrent chez la grand-mère. La grand-mère vit d'abord un point noir, elle ne vit pas de lumière alors elle fut très contente. Quand ils se posèrent la grand-mère cassa l'avion avec son bâton de marche parce qu'elle avait peur que petit Nutu ne vole avec et n'aille tuer beaucoup de gens.

Petit Nutu commença à en construire un nouveau. quand ce fut fini il prit ses femmes et beaucoup de nourriture, et partit en laissant la grand-mère. Elle resta sans savoir où petit Nutu avait été, jusqu'à ce qu'elle meure. Elle laissa l'endroit où elle faisait le feu, et la place de danse, et les lances, et ses os.

Maintenant les gens de Matong et des environs utilisent ses os et le reste pour faire des magies agricoles. On peut encore voir le tambour (touanga) en pierre.

Les mythes sont pour les Gopgop l'explication du monde et la base de leur pensée pratique et magique, ainsi que la justification de leur relation à l'espace., et c'est ce qui nous intéresse ici,

Les deux premiers mythes et la première partie du troisième sont très fortement ancrés dans l'espace proche. Ils structurent cet espace, le mythe de la mer

valorise cet espace proche en le donnant comme origine de la mer, et justifie donc une vision ethnocentrée du monde. Chacun des trois mythes sacralise des lieux familiers : *"L'endroit où a été tué Malila est très spécial pour les gens des environs (Mengen, Kohl, Mamusi). Quand les plantes ne poussent pas bien dans les jardins ou s'il y a une épidémie ils envoient quelqu'un (seulement un Basiigo ou un Boreenga) demander conseil à Malila"* (Jacob Notu). Le premier mythe authentifie le lien qui attache les Basiigo (et les Boreenga) aux terres de Mio et Gopgop de manière explicite, mais il est fait appel à la première partie du troisième mythe pour renforcer ce lien : en 1990, pour renforcer sa position dans un conflit foncier, John Kaiopuna a fait reproduire la gravure de Matapilo sur le chambranle de la maison des hommes dont il a la charge, afin que tout le monde puisse constater son autorité sur les lieux concernés.

Chacun des mythes a une fonction de structuration de l'espace, puisqu'il crée des liens entre les lieux à travers les déplacements de ses héros. L'espace devient ainsi un réseau de lieux reliés par des routes, selon la terminologie de Bonnemaïson (Bonnemaïson 1986).

Certains de ces lieux sont parfaitement identifiés, notamment tous ceux des premier, deuxième mythe et première partie du troisième. En ce qui concerne le troisième mythe, après le déplacement à Kankuna, village situé précisément, l'histoire implique d'abord des lieux supposés réels, mais inconnus, ensuite un espace plus vague, défini seulement par des directions : *"La grand-mère regarda dans quelle direction il était parti"*, enfin un espace extérieur, implicite : *"Elle resta sans savoir où il était parti"*, mais qui n'en a pas moins d'importance, comme on le verra plus loin. Le mythe de la mer génère lui aussi un espace implicite et mystérieux, le monde englouti.

La perception de l'espace s'appuie donc sur deux systèmes, le réseau et les territoires emboîtés, systèmes qui ne coïncident pas totalement.

II)-2 L'économie traditionnelle

Il est difficile de traiter de l'économie traditionnelle de manière séparée, tant elle est imbriquée dans le fonctionnement global de la société.

Dans la société traditionnelle, la production, la consommation et les échanges ne sont pas vécus comme des activités économiques, mais font partie d'un tout qui englobe la religion, la magie, le prestige et la compétition sociale, la relation avec la nature et avec les autres.

Cependant il est nécessaire de l'aborder sous les aspects des échanges et de la satisfaction des besoins.

II)-2-1 L'alimentation

Le taro constitue la base de l'alimentation de cette partie de la Nouvelle-Bretagne, la ration est complétée par divers produits végétaux tels que ignames, noix de coco, canne à sucre, bananes cuites ou crues, fruits de l'arbre à pain. De manière plus récente sont venus s'ajouter patates douces, mangues, papayes. Le porc, domestique ou sauvage, fournit l'essentiel de l'alimentation protéique, complété par divers produits de la chasse et de la pêche: pigeons sauvages, roussettes, casoars, wallabies et petits marsupiaux, chenilles, langoustes, poissons, tortues.

II)-2-1-1 L'agriculture

C'est le pivot de la vie des gens de Gopgop, son rôle dépasse largement le cadre de l'alimentation, c'est pourquoi nous allons lui accorder une attention particulière, tout en nous limitant pour l'instant à l'activité. Le sort des produits sera étudié plus loin.

C'est le big man qui choisit le terrain à cultiver, mettant en oeuvre tout son savoir, car son prestige dépend directement de la réussite esthétique et productive du jardin. De nombreux critères entrent en jeu, proximité du village et des parcelles déjà en culture, pente, exposition, richesse présumée du sol, nombre, diamètre et dureté des arbres à abattre, etc.

Vient alors la phase de défrichage et de préparation du terrain, tâche exclusivement masculine qui peut s'étaler sur plus d'une année. Les strates de la végétation forestière seront enlevées successivement par ordre croissant, les grands arbres seront abattus à l'aide de feux entretenus à leur base et leurs fûts seront disposés

horizontalement sur le sol dans le double but de délimiter les parcelles et de retenir la terre sur des pentes qui dépassent souvent 50%.

La plantation des taros dans un nouveau jardin est un événement important de la vie du clan ; le jour prévu, le groupe se réunit au jardin, hommes et femmes ensemble. Les plants à repiquer sont disposés au milieu du terrain, un tas par parcelle. Le big man mâche un morceau de gingembre puis crache sur les tas de taros, ensuite il les disperse sur les parcelles où les femmes, vêtues de ceintures de feuilles cérémonielles, les plantent à l'aide d'un bâton à fouir. Chaque femme sera responsable de la parcelle qui lui est attribuée selon des critères de proximité parentale avec le big man. Par la suite, diverses plantes telles que canne à sucre, bananiers, ignames, etc seront plantées en périphérie du jardin. Une fois récolté, le jardin est abandonné, une parcelle ayant été cultivée de mémoire d'homme n'est jamais remise en culture, ce qui entraîne des mises en jachères sur plus d'une génération.

L'agriculture est le domaine d'exercice privilégié de la magie : magie pour la plantation, pour la croissance, pour le climat, pour la récolte, pour protéger les cultures des cochons sauvages, du vol,... Chacune parmi les dizaines de variétés de taro cultivées⁶ fait l'objet d'une magie particulière.

II)-2-1-2 L'élevage

Comme presque partout en Mélanésie le cochon est l'animal omniprésent, objet de soins attentifs, signe de richesse, monnaie d'échange et principale source de protéines animales. Il n'est consommé que lors d'échanges cérémoniels, cependant il est rare qu'il se passe plus de quinze jours sans occasion d'en manger.

II)-2-2 Les cuiseurs de sel

Informations recueillies le 24 01 93 auprès de Jacob Notu.

Les gens de Gopgop descendaient régulièrement des villages pour préparer du sel sur la côte : ils mettaient de l'eau de mer dans de grands récipients en écorce de "paouala", arbre qu'on ne trouvait que dans les montagnes de Gopgop, et plaçaient ces récipients sur des feux qu'ils

⁶Panoff (1970) en dénombre 200 chez les Mengen.

entretenaient pendant plusieurs mois, rajoutant de l'eau de temps en temps.

Il faut ajouter ici une précision concernant l'approvisionnement en bois de feu : sous le climat hyper-humide qui règne sur la région, il est assez difficile de s'en procurer car le bois mort pourrit au lieu de sécher et les gens ont tendance à être économes avec celui qu'ils arrivent à se procurer. Un feu ordinaire est constitué de trois ou quatre morceaux de bois réunis par leurs extrémités et qu'on rapproche progressivement au fur et à mesure de leur combustion pratiquement sans flamme. Le site choisi présente un avantage non négligeable sur ce plan là : la rivière Galué au débit important et aux crues fréquentes charrie une grande quantité de bois qui vient s'échouer sur la plage à l'Ouest de l'embouchure, il ne reste aux cuiseurs de sel qu'à choisir les morceaux de taille

adéquate et à les mettre à sécher sous de petits appentis construits en branchages et feuilles en retrait de la plage.

Pendant ces périodes de cuisson du sel, ils cultivaient des jardins à Manteena, Maalé, Karkargan, Pandoko (cf carte Gopgop).

Les expédition de cuisson du sel se décidaient entre plusieurs hameaux, quand il y avait suffisamment de personnes intéressées. Le sel était la spécialité commerciale des Gopgop qui prétendent être les seuls à savoir le fabriquer de toute la Papouasie-Nouvelle-Guinée, affirmation infirmée par les faits, mais qui est peut être vraie pour la Nouvelle-Bretagne, voire l'archipel Bismarck.

La fréquence des expéditions était liée au besoin de posséder une monnaie d'échange en vue d'acquérir des biens d'origine étrangère.

Les échanges seront abordés au chapitre II-4.

II)-3 Eléments d'organisation politique et sociale traditionnelle

II)-3-1 Lignages

La structure familiale de Gopgop repose sur des clans à transmission matrilineaire et sur l'exogamie clanique (on ne peut pas se marier à l'intérieur de son propre clan), situation valable pour l'ensemble des Mengen et même pour la plupart des groupes voisins. On retrouve d'ailleurs des représentants des clans de Gopgop ailleurs en pays Mengen, mais occupant dans la société des positions hiérarchiques différentes de celles occupées à Gopgop.

Les clans de Gopgop sont au nombre de quatre, classés ici par ordre hiérarchique et comportant chacun un clan principal et plusieurs sous-clans non hiérarchisés :

1) Basiigo, sous-clans Una, Teetaba, Tabaabe.

2) Tatarapuna, sous-clans Lapuskana, Totogenna, Lompuna, Gabulu, Gopu, Rareenna, Maililigana.

3) Boreenga, sous-clans Taïve, Malpe, Kingalavu, Kingalao, Massiu, Siguéni.

4) Mulissi ou Matapuna, pas de sous-clan.

Voir II)-1-2-1 pour le mythe d'origine des clans Basiigo et Boreenga.

A une échelle inférieure, reposant sur une base clanique mais aussi sur des liens familiaux plus étroits, on trouve le groupe qui constituait autrefois le hameau.

II)-3-2 Hiérarchie sociale

Que ce soit pour le leader de Gopgop qui doit obligatoirement être un Basiigo ou pour un big man de hameau, la fonction devait se transmettre à l'intérieur d'un même clan. Ce critère associé à la transmission matrilineaire du clan et à l'exogamie clanique entraîne le fait qu'aucune fonction ne peut être strictement héréditaire : un fils ne peut succéder à son père, n'étant pas du même clan que lui.

On n'accède au grade de big man qu'au-delà d'un certain âge, puisqu'une des conditions requises est d'avoir au moins un enfant marié. Une cérémonie est alors organisée au cours de laquelle le big man recevra son bâton de marche, symbole de la fonction.

Pour devenir leader, il faut d'abord être big man. Quand le leader en place remarque un jeune qui réalise des actions remarquables et ne provoque pas de

troubles, il commence à lui enseigner les magies; le jeune doit aussi organiser de nombreuses fêtes et cérémonies, destinées à nouer des alliances et asseoir son prestige. Le leader fait aussi profiter un de ses fils de son enseignement, afin qu'il puisse assurer l'intérim en cas de décès prématuré, en attendant que le leader pressenti remplisse les conditions requises.

Le leader de tout Gopgop (maintenant Galué) est celui du clan qui possède la terre, donc un Basiigo.

II)-4 Cérémonies, fêtes et échanges

II)-4-1 Fêtes

La vie coutumière est rythmée par diverses cérémonies dont les principales marquent les passages d'un stade d'initiation à l'autre. Si les pratiques cérémonielles varient selon les occasions, la structure festive reste la même : danses et chants qui durent une ou plusieurs nuits, échanges de nourriture, intervention des Tumbuans, ou Dukduk, esprits de la forêt.

Les fêtes rassemblent une foule plus ou moins grande selon leur importance et selon le prestige et les moyens de leurs organisateurs. Une fête se prépare longtemps à l'avance, cela commence par le défrichage puis la mise en culture d'une parcelle qui sera récoltée pour fournir les aliments nécessaires. On prévoit aussi les cochons qui seront sacrifiés, et si besoin est on en acquiert des jeunes qui seront engraisés en vue de la fête. Cette phase préparatoire est très importante car la réussite de la fête sera jugée principalement à la quantité et la qualité de la nourriture disponible, et le prestige de ses organisateurs auprès des invités sera directement fonction de cette réussite.

Les invités aussi amènent de la nourriture, et eux aussi seront jugés en fonction de leurs apports. La nourriture est disposée en tas et exposée à la vue de tous avant d'être cuite dans de grands fours mélanésiens. Elle sera ensuite à nouveau exposée puis distribuée aux participants en parts dont l'importance est déterminée par le protocole sous la direction des big men.

Il y a donc rassemblement puis redispersion de nourriture dans un cadre de réciprocité, mais sans qu'il y ait un lien direct entre ce qu'on amène et ce qu'on remporte, le comble de l'insulte consisterait à redonner à quelqu'un ce qu'il avait apporté, car cela signifierait alors un refus de l'échange et du partage.

II)-4-2 Echanges

Si nous traitons des échanges dans le présent chapitre, c'est qu'ils présentent un caractère social et culturel tout autant qu'économique.

Les fêtes sont le lieu d'échange et de redistribution de denrées alimentaires de nature équivalente, mais par la mise en contact de populations d'origines diverses elles permettent aussi la circulation de produits agricoles plus variés et de produits de l'artisanat.

Le pays Mengen réunit dans un faible espace des milieux très diversifiés sur les plans physique, climatique, écologique : régions de haute et basse altitude, terrains calcaires et volcaniques, milieu littoral. Les populations qui y vivent sont porteuses de savoir-faire diversifiés et sont en relation avec les groupes limitrophes. Cette situation a pour conséquence une grande variété de produits alimentaires et artisanaux disponibles en plus ou moins grande quantité selon les lieux, ce qui constitue un moteur pour les échanges.

Même si les échanges servent à se procurer des biens que l'on ne sait pas ou ne peut pas produire, leurs objectifs premiers restent le renforcement et l'élargissement du réseau de relations et la satisfaction des obligations coutumières. Pour citer un exemple, si quelqu'un perd sa mère, il devra en payer le prix à sa parentèle. Il calculera ses dons en fonction de l'effort demandé et du prestige retiré, et veillera à choisir les produits qui seront le plus appréciés des récipiendaires.

Nous ne nous attarderons pas sur les échanges de productions agricoles par manque de données. Mentionnons pour exemple la canne à sucre, que l'on trouve à basse altitude mais qui est de meilleure qualité et vient avec de meilleurs rendements dans les montagnes.

Parmi les principaux produits de l'artisanat ou d'importation qui rentrent dans les échanges on trouve le sel, les haches de pierre, les armes de guerre (plus en usage actuellement), les monnaies de coquillages, les "rag" (ceintures qui servent à attacher les parures de feuilles des femmes), diverses parures de danse, les "kundu" (tambours), la teinture qui sert à noircir les dents lors de certaines cérémonies et une variété d'ocre utilisée dans les magies agricoles.

II)-4-3 Cérémonies

Nous mentionnerons seulement les plus importantes, elles marquent les différents passages d'un statut à l'autre dans la vie ou la mort.

-Vers l'âge de trois ans, perçage des oreilles pour les garçons et les filles. Cette pratique est tombée en désuétude, mais la fête qui va avec a été maintenue.

-Entre trois et six ans pour les garçons, circoncision, très grande fête, beaucoup de cochons tués.

-Vers douze-quatorze ans pour les garçons, passation de pouvoirs magiques dans la maison des hommes, nombreuses danses.

-Au moment des premières règles pour les filles, grande fête, ensuite elles sont considérées comme adultes et bonnes à marier.

-Vers quatorze-seize ans pour les garçons, épreuve du noircissement des dents, très pénible selon leurs dires. Ensuite ils sont considérés comme adultes et ont théoriquement le droit de se marier, mais dans la réalité, du fait de la polygamie des aînés et de la pénurie de femmes qu'elle entraîne il leur faudra attendre l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

-Deuil : après un décès il est interdit de travailler dans les jardins pendant trois jours, ce qui permet la diffusion de la nouvelle, puisqu'un village en deuil se signale par l'absence de feux. Autrefois on pouvait soit enterrer les morts, soit les suspendre en haut d'un arbre. Si on était très affecté, on gardait le mort dans la maison, enterré jusqu'aux genoux, attaché à un bâton pour qu'il tienne droit et recouvert d'une certaine variété de feuilles qui l'empêchaient de sentir.

-Quand il ne restait que les os, on faisait une cérémonie avec le crâne, actuellement on n'utilise plus le crâne mais les effets du mort. Cette cérémonie peut avoir lieu plusieurs années après le décès car elle nécessite la mise en oeuvre d'importants moyens par un petit nombre de personnes.

Lors de toutes ces cérémonies interviennent les Tumbuans ou Dukduks, sortes d'esprits de la forêt matérialisés par des danseurs entièrement recouverts de feuilles des pieds à la tête, le visage invisible, coiffés de chapeaux hauts en couleurs de formes diverses, dont le plus grand peut atteindre deux mètres de diamètre. Les Tumbuans sont entourés d'un grand mystère, ils terrorisent les enfants et les femmes.

II)-4-4 Guerre

Pour montrer l'importance des cérémonies dans la coutume nous allons retranscrire ici l'histoire de la dernière guerre survenue à Gopgop, racontée par Jacob Notu. On peut la situer approximativement dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.

"Les gens de Gopgop préparaient un "Parolé", sorte de grand tumbuan, pour une très grande fête de tout Gopgop. Pendant ce temps les gens de Khani avaient fabriqué le "touanga", gros tambour constitué d'un tronc d'arbre avec une fente au milieu en long, puis ils étaient partis dans la jungle chasser des cochons sauvages afin d'appeler le parolé", c'est-à-dire faire la fête programmée.

Quand ils sont revenus de la chasse les gens de Gopgop avaient déjà "appelé le parolé" or il n'est pas possible que des gens de deux endroits différents appellent le parolé en même temps. Les gens de Khani ont été furieux et ils se sont alliés avec ceux de Baranga pour partir en guerre contre Gopgop, ils pensaient tirer avantage de l'effet de surprise. Tous les hommes valides de Khani et Baranga sont partis à l'assaut armés de lances. Quand ils sont arrivés les gens de Gopgop se sont défendus avec les bâtons qui servent de tuteurs dans les jardins. Tous les Khani et Baranga sauf un jeune ont été tués. Il est revenu annoncer la nouvelle aux femmes.

A partir de là les gens de Khani et Baranga ont commencé à s'entre-tuer avec les autres Gopgop.

La guerre suivante a eu lieu une génération plus tard, quand les enfants de Khani et Baranga sont devenus adultes et forts ; ils ont décidé de venger leurs morts. Ils ont demandé à un homme de Mamusi (voir carte de Gopgop) qui connaissait les magies de combat de les aider. Ils ont aussi demandé le soutien des gens de Malakuru. Ils ont programmé une attaque de nuit, quand les jeunes hommes dormaient dans la Houseboy.

Ils ont cerné la Houseboy et l'ont incendiée. Beaucoup de jeunes hommes ont péri, ceux qui tentaient de sortir étaient abattus, l'un d'eux a eu la main tranchée.

Après cela les gens de Khani ont été chercher un paiement, et eux-même ont versé une compensation pour les hommes qu'ils avaient tués, sous forme de monnaie de coquillages (Kakal). Les Gopgop ont aussi versé des Kakals pour les tués de la première guerre. Pour clore l'affaire une femme de Gopgop a été envoyée se marier à Khani et une femme de Khani est allée se marier à Gopgop.

Ce qui est important dans cette histoire ce n'est pas une quelconque morale, mais le respect de la coutume et l'équilibre des échanges, échanges de biens, de violence, de femmes.

III) LE CONTACT, PERSPECTIVE HISTORIQUE

III-1 Contact indirect : premiers outils métalliques, "boom" du sel

Les gens de Gopgop, qui vivaient à l'intérieur des terres, dans des montagnes escarpées, au cœur d'une jungle difficilement pénétrable pour un étranger, n'ont été que tardivement en contact direct avec le monde extérieur. Cependant, par l'intermédiaire de leurs relations d'échange avec les peuples voisins, ils ont eu très tôt connaissance de l'arrivée des Européens et la technologie d'importation acquise par les circuits traditionnels a entraîné des modifications dans leur mode de vie bien avant le premier contact.

Les outils de fer, couteaux et haches, fournis par les Allemands sur la côte Nord, se prêtaient bien au type d'échange que pratiquaient les populations de la région, ils ont suivi le même circuit commercial que les haches de pierre et les monnaies de coquillages pour parvenir à Gopgop par l'intermédiaire des Nakanaï du versant Nord.

Le premier Gopgop à obtenir un couteau et une hache en fer a été Toopunu, qui vivait au hameau de Matakunga. Il était encore vivant à la naissance de Jacob Notu, ce qui fait remonter l'événement à la fin du XIX^e siècle. Toopunu avait obtenu ces outils auprès des Nakanaï contre du sel, il les louait aux gens de Gopgop contre des monnaies de coquillages.

Ce dernier fait est important, en effet nous avons vu (II-1-1-5) que les monnaies de coquillages étaient la marchandise traditionnellement acquise par les gens de Gopgop auprès des Nakanaï, on peut donc raisonnablement supposer que Toopunu, ayant renoncé à l'acquisition de monnaies pour se procurer la hache et le couteau, mais néanmoins obligé d'en posséder pour faire face à ses obligations coutumières, s'est vu contraint de "monnayer" le prêt de ses outils, diffusant ainsi une nouvelle technologie et propageant un nouveau besoin d'équipement.

Le succès des outils en fer a entraîné une explosion de la fabrication du sel, car c'était la monnaie d'échange pour les obtenir.

On peut se demander s'il n'y a pas eu pendant cette période un véritable processus de mutation industrielle de la société : les outils en fer auraient provoqué un gain de productivité dans les travaux

agricoles qui aurait dégagé du temps libre pour la cuisson du sel, ce qui aurait permis d'acquérir encore plus d'outils, etc.

Rapidement les outils n'ont plus été la seule motivation pour produire le sel, sont arrivés les cigarettes, la vaisselle, le tissu, les habits, la nourriture en conserves. . .

Le boom du sel prit fin avec l'arrivée des Australiens, lors de la première guerre mondiale, car parmi leurs marchandises ils amenèrent ... du sel !

Leurs visites ne devaient pas être bien fréquentes, et ils ne devaient pas fournir beaucoup de sel, car son commerce traditionnel ne disparut pas brutalement mais déclina lentement jusqu'à la deuxième guerre mondiale au cours de laquelle la dernière cuisson de sel fut faite dans de grands barrils métalliques.

III-2 Les Allemands

On vient de voir que leur influence indirecte sur Gopgop fut grande, mais nous tenons nos informations uniquement des habitants sur ce sujet, ce qui empêche toute datation précise pour l'arrivée des premiers outils en fer, on peut cependant la situer aux alentours de 1884, année de la prise de possession de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Bismarck par l'Allemagne.

Une autre conséquence de la présence allemande fut la plantation des cocoteraies sur la côte, et donc la banalisation du cocotier qui était jusque là un arbre rare dans la région et dont la culture faisait l'objet de pratiques coutumières particulières. Le développement des cocoteraies entraîna un besoin de main-d'œuvre et des problèmes fonciers, mais cela n'affecta les Gopgop que de manière marginale.

La présence physique des Allemands à Gopgop fut inexistante, ils apparurent peu avant la première guerre mondiale sur le littoral, fréquenté seulement de manière épisodique par les Gopgop, procédèrent à quelques opérations de recrutement de main-d'œuvre qui affectèrent seulement les populations côtières (Panoff 1979) et furent chassés rapidement par les Australiens, ils n'ont pas laissé un souvenir marquant à la population, et le premier contact semble avoir été oublié, comme ce fut le cas en de nombreux autres lieux du Pacifique. Pour les mélanésiens en général, les changements dans le mode de vie ont eu plus d'importance que la rencontre d'une autre civilisation.

III-3 Les missions

L'arrivée des missionnaires fut relativement tardive dans la région, c'est seulement en 1914 que le chef de la Mission du Sacré-Cœur installée à Rabaul, Mgr Couppé, fut reçu à Matong. Plus rien jusqu'en 1925 où deux catéchistes indigènes, recrutés vers 1914 à Matong et formés à la mission de Vunapope (Rabaul) furent installés à Matong et Malakuru. Ils furent rejoints en 1931 par le P. Culhane, premier missionnaire européen de la région, qui s'installa à Malimali (Malmal, à côté de Palmamal) où les habitants avaient construit une grande église (Panoff 1990).

La suite de l'histoire de la propagation de la religion catholique dans la région repose beaucoup sur les catéchistes locaux, ce qui n'est pas sans conséquences sur le développement ultérieur du culte du cargo, dont le chef-lieu est situé à Malmal.

Si les habitants de Galué se disent actuellement tous catholiques (à quelques récentes conversions au culte SDA⁷ près), je n'ai obtenu que peu d'informations sur l'histoire et les conditions de la conversion. Il semble que les gens de Gopgop aient pris le train en route, à l'époque de leur mouvement de descente vers la côte, et que les premiers baptêmes soient postérieurs à la deuxième guerre mondiale.

III-4 Les Australliens

La première guerre mondiale et le départ des Allemands chassés par les Australiens n'eurent semble-t-il qu'un faible écho sur la côte et passèrent pratiquement inaperçus à Gopgop. Si quelques patrouilles visitèrent le littoral dans l'entre-deux-guerres, elles ne s'aventurèrent pas dans l'intérieur.

L'arrivée des Japonais sur la côte Nord d'abord, puis à Palmamal, fut en revanche un événement important aux nombreuses répercussions.

Il faut rappeler ici que Rabaul fut la principale base navale Japonaise du Pacifique Sud; c'est de là que partait chaque jour le "taxi" pour Guadalcanal durant toute la bataille.

Les populations locales, y compris les Gopgop, jouèrent un rôle non négligeable au côté des troupes alliées en tant que porteurs et surtout guides. Si les autochtones furent enrôlés plus ou moins de force par les Japonais ou les Alliés au gré des fluctuations du contrôle territorial,

ils choisirent délibérément leur camp après avoir constaté que les Japonais pratiquaient la décapitation, usage violemment contraire aux bonnes mœurs locales (on se souvient que le crâne des morts jouait un grand rôle dans la coutume à Gopgop).

L'actuel big man de Galue, John Kaiopuna et quelques jeunes hommes guidèrent une patrouille australienne jusqu'à Muela pour espionner les Japonais installés sur la côte Nord. Un peu plus tard, Kaiopuna fut amené à Palmamal pour y suivre une formation militaire mais il n'eut pas l'occasion de combattre car la guerre prit fin.

L'après-guerre est une période particulièrement importante car elle est marquée par la généralisation des patrouilles et donc l'emprise croissante des Australiens sur l'ensemble du territoire et la multiplication des contacts.

Kaiopuna fut envoyé à Rabaul à la tête d'un groupe d'hommes de la région pour participer à la reconstruction de la ville. Peu après son retour (en 1947), le kiap (terme pidgin qui désigne les policiers patrouilleurs) Master Bom vint verser des compensations pour dommages de guerre.

Le thème compensations employé ici par mes informateurs n'est pas neutre, il situe l'action dans le cadre de la pensée traditionnelle et la notion de contrepartie sous-jacente dans tout les actes des Mengen (Panoff 1985).

Cette remise de compensations ne s'est pas limitée à Gopgop et a eu un impact considérable dans tout le pays Mengen (Panoff 1969). La scène est encore présente dans les esprits : *"Le kiap est venu et a demandé qui était le propriétaire des terres. Les autres clans ont dit que Silopité, Towasoh et le dernier-né Sivooli étaient les propriétaires. Ils étaient tous les trois en ligne avec tout le monde derrière eux. Le kiap a demandé qui était le chef. Les trois ensemble ont désigné (ils ne parlaient pas le pidgin) Kaiopuna, c'est ainsi que son leadership a commencé. Le kiap lui a donné le tultul (casquette de chef en pidgin)".*

Kaiopuna est ainsi devenu chef aux yeux des Australiens, mais étant encore jeune homme il ne pouvait être leader au sens coutumier (avoolo), on l'a donc marié. A cette époque-là, c'était Towasoh le chef coutumier; à sa mort son frère Sivooli lui a succédé, puis Jacob Notu, fils de Towasoh a assuré l'intérim (il ne pouvait pas être chef en titre, appartenant au clan Tatarapuna) jusqu'en 1987, année de

⁷Seventh Day Adventists, Adventistes du Septième Jour.

naissance du premier petit-fils de Kaiopuna

Au cours de cette période, les Australiens incitèrent les indigènes de l'intérieur à descendre sur la côte afin de pouvoir les contrôler. Cette incitation ainsi que le contrôle qui allait de pair s'exercèrent parfois de manière musclée . Peter Sikel : *"Quand les Australiens arrivaient, il fallait que le leader soit là, sinon ça bardait pour les indigènes, il y avait des bastonnades"*.

Les derniers Gopgop à descendre s'installer à Galue furent Jacob Notu et sa famille en 1960. la migration fut motivée par la pression des Australiens mais aussi par le souhait de se rapprocher de l'école et du dispensaire. Toutefois l'ensemble des Gopgop ne descendit pas, certains partirent à Pakia et Mokulu où ils furent accueillis par des parents ou alliés. Les populations d'Inland Pomio (Pakia, Mokulu, Milé,...) restèrent sur leurs lieux d'origine malgré l'insistance des Australiens car ils n'avaient de droits sur aucune terre de la côte.

IV les stratégies

IV)-1 Perception du contact et de ses conséquences selon la pensée traditionnelle

L'expression "pensée traditionnelle" doit ici être explicitée. "Pensée mélanésienne" aurait été trop général et aurait prêté à confusion. Nous voulons parler ici du système de pensée des gens de Gopgop pour le peu que nous en savons, l'adjectif "traditionnelle" ne doit pas être compris dans un sens trop restrictif, il ne s'agit pas ici de traditionalisme mais d'un système d'interprétation de la réalité observée très cohérent et dynamique, qui n'est que peu remis en cause par la nouveauté, mais seulement parfois adapté.

Pour mieux fixer les idées je vais raconter une péripétie qui fut pour moi une révélation et n'est pas étrangère à ma décision de revenir faire une étude à Galué.

Lors de l'expédition spéléologique de 1988, vers la moitié du séjour, nous n'étions plus que cinq, dont Kaiopuna au camp de base situé vers 1500 m d'altitude dans les montagnes de Gopgop, à deux jours de marche de Galué. Le reste de l'équipe était descendu sur la côte se refaire une santé et chercher du ravitaillement. Une violente tempête de vent survint, les arbres s'abattaient alentours, la chute d'une grosse branche faillit tuer l'un d'entre nous. Au bout de vingt-quatre heures à ce régime, John Kaiopuna, dont le rôle coutumier implique qu'il soit un grand magicien, sortit sur la clairière et fit des incantations pour arrêter le vent. Comme la situation ne s'améliorait pas nous commençons à être gentiment narquois envers l'efficacité de la magie de John mais lui était de plus en plus inquiet et finit par nous abandonner sans préavis pour redescendre au village. Nous en déduisîmes que s'étant rendu compte de l'inopérance de ses pratiques il était allé attendre en sécurité la fin de ce phénomène météorologique naturel.

L'explication véritable est toute autre ; elle nous fut donnée par Monique Jeudy, ethnologue française rencontrée à Rabaul sur le chemin du retour, et me fut confirmée à Galué en 1991.

Il nous faut ici retourner quelques temps en arrière : en 1985 la première expédition spéléologique à se rendre sur les lieux ne parvint au début à convaincre personne de l'accompagner dans la montagne, considérée comme quasiment tabou car peuplée d'esprits malfaisants, mais les spéléos obtinrent l'autorisation de

s'y rendre tous seuls à leurs risques et périls. Ce n'est qu'au retour de leur excursion de reconnaissance que quelques personnes, sous la direction et la protection de Kaiopuna acceptèrent de venir.

L'explication locale des événements fut non pas de conclure à l'inexistence des esprits mais à la possession par les Français d'une force magique suffisante pour les contrer.

En 1988 la tempête fut donc interprétée comme une tentative des esprits de lutter contre notre intrusion sur leur territoire, et la magie de Kaiopuna, parfaitement efficace en temps normal se trouvait là aux prises avec une puissance plus grande. Il accepta plus tard de remonter au camp car nous avions survécu et donc tenu les esprits en échec grâce à la force magique dont il nous supposait porteurs. Ce type d'explication fut confirmé s'il en était besoin par la tentative malheureuse en 1990 d'une équipe de spéléologues espagnols qui commencèrent par faire mauvaise impression dans le village par leur attitude envers les enfants et les cochons avant d'échouer dès les premiers contreforts montagneux, n'étant pas dotés d'une force magique suffisante, C.Q.F.D.

Les esprits en question ne sont pas anonymes, mais comme je l'appris en 1991 ceux des ancêtres qui vécurent à Gopgop dans les temps anciens.

On voit donc que les événements d'origine externe dont il vient d'être question ici n'eurent pas pour conséquence de remettre en cause mais peut-être au contraire de renforcer un système de pensée fortement cohérent et dont la logique est difficilement prise en défaut.

L'ensemble des mythes est le support de la vision du monde et de son fonctionnement, et constitue une grille à travers laquelle sont lus tous les événements ordinaires ou extraordinaires y compris ceux liés au contact et aux divers changements qui l'ont suivi. Ainsi l'origine des blancs fut située là où Nutu alla s'installer après son départ définitif (cf II-1-2-3), ce qui fut confirmé par l'arrivée des premiers avions.

Si la cohérence du système n'est pas remise en cause dans son ensemble, en revanche il est susceptible de réaménagements internes qui se traduisent par des évolutions dans l'exégèse des mythes ou parfois par la modification des mythes eux-mêmes, modification aussitôt niée, la nouvelle version étant considérée

comme la seule vraie depuis les origines (Panoff 1971, Jeudy 1988).

La prise de conscience de l'étendue du monde et de la diversité de ses populations, par l'introduction de l'enseignement et les nouvelles possibilités qui s'ouvraient de voyager, a simplement donné une matérialité nouvelle à des lieux autrefois indéterminés, mais a entraîné une autre remise en cause, celle du mythe de la mer (cf II-1-2-2), en effet la question qui se pose est : peut-on encore revendiquer à Gopgop l'origine d'une mer aussi vaste et baignant autant de populations différentes dont certaines revendiquent aussi pour leur territoire l'origine de la mer ? Le débat n'est pas clos et suscite encore de longues discussions le soir dans les houseboy.

Pour conclure le sujet, faisons de l'ethnocentrisme au second degré : de même que nous autres occidentaux avons tendance à interpréter les autres civilisations selon nos propres critères et valeurs : progrès, technologie, sens de l'histoire, économie, etc, de même les gens de Gopgop interprètent les étrangers selon leur propre système de valeurs basé entre autres sur les relations de réciprocité et l'intercession auprès des esprits des ancêtres.

IV)-2 Le dilemme : attachement aux valeurs traditionnelles et attrait pour la nouveauté

Précisons tout d'abord que ce dilemme n'est pas ou en tout cas ne fut pas initialement ressenti comme tel par les gens de Gopgop puisque comme nous venons de le voir l'irruption d'étrangers ne fut pas considérée comme une remise en cause des valeurs.

Le contact et les événements qui suivirent ne furent donc pas perçus comme une confrontation entre tradition et modernité, notions inconnues dans le système de pensée mélanésien, mais comme l'apparition d'une situation nouvelle présentant certains aspects dont il était intéressant de tirer parti et d'autres contre lesquels il fallait résister.

Il est intéressant de noter que les premiers éléments d'origine extérieure adoptés et intégrés furent ceux qui présentaient un avantage reconnu ou un enrichissement par rapport à des équivalents déjà existants : couteaux et haches en acier pour remplacer couteaux de nacre et haches de pierre (Les couteaux de nacre sont encore utilisés pour certains usages comme la découpe des taros) . mais aussi nouvelles variétés de taros

originaires de régions proches auxquelles les gens de Gopgop n'eurent accès qu'après le contact européen, quand certains d'entre eux s'engagèrent dans des plantations ou sur des bateaux.

La route suivie par les outils en métal pour parvenir à Gopgop fut au début la même que celle des monnaies de coquillages et des haches de pierre, supposées d'origine divine (Panoff 1980). On pensa donc qu'ils étaient de même provenance, et on continua à le penser encore après avoir fait la connaissance des Allemands. La source divine des outils fut simplement éloignée : au lieu de les donner aux Nakanaï comme on le croyait précédemment, les esprits donnaient les outils aux Allemands.

Quand l'origine profane des haches de pierre et monnaies de coquillages fut connue grâce à l'élargissement géographique du champ de connaissance (les haches de pierre étaient fabriquées dans la péninsule de Talasea et les monnaies en Nouvelle Irlande), le problème fut déplacé : par analogie les objets des Blancs furent eux aussi reconnus d'origine profane, c'est la technologie permettant de les fabriquer qui fut considérée comme léguée par les esprits.

C'est au cours de la première moitié du XXe siècle que le dilemme s'affirma progressivement. D'un côté on se sentait de plus en plus attiré par un nombre croissant de biens matériels d'origine européenne, vaisselle, tissus, vêtements, nourriture en conserves, puis bateaux à moteurs, etc. De l'autre on rejetait de plus en plus le mode de vie introduit par les Européens et vu à travers le travail dans les plantations : dur labeur, éloignement de la terre natale qui entraînait un risque de mourir loin des siens et surtout exclusion de fait du système d'échanges traditionnels et donc perte de prestige. De plus, ce mode de vie n'était pas considéré comme la voie d'accession aux richesses des blancs puisqu'il procurait de faibles gains en monnaie, permettant seulement de menus achats alors que les Blancs, qui ne travaillaient pas ou très peu, disposaient de chèques qui leur donnaient accès aux marchandises importantes (Jeudy-Ballinly 1986).

IV)-3 Les réponses

Le problème était donc clairement posé : premièrement les biens matériels d'origine européenne étaient considérés comme supérieurs aux biens mélanésiens et il fallait donc trouver le moyen de se les

procurer, deuxièmement le mode de vie proposé par les Européens était à rejeter parce qu'il était désagréable et n'avait aucune justification conceptuelle.

La recherche de solutions fut organisée selon les critères de la pensée traditionnelle. On rechercha dans la mythologie ce qui pouvait expliquer la présence des Blancs et dans leurs pratiques ce qui pouvait expliquer leur possession du "cargo".

Dans le domaine mythologique, c'est essentiellement le mythe de Nutesina et Nutevulu (II-3-1) qui fut interrogé et réinterprété voire parfois transformé (Jeudy-Ballini 1988, Panoff 1971).

IV)-3-1 Adoption de la religion importée

Le principe de base de la pensée Gopgop est celui de réciprocité ; les relations sociales s'appuient sur ce principe qui sous-tend le système complexe d'obligations croisées ; les activités de production s'y appuient aussi à travers l'ensemble de rites destinés à mettre les esprits (et la nature) dans l'obligation de faire pousser les taros en compensation du travail fourni par les hommes et les femmes.

Le schéma d'interprétation de la situation nouvelle balance entre deux pôles : les biens de consommation, qui normalement auraient dû revenir aux Mélanésiens, se sont retrouvés entre les mains des Blancs soit du fait de l'incompétence des ancêtres des Mélanésiens, qui ne surent pas faire le nécessaire pour les attirer à eux, soit à cause d'un stratagème utilisé par les Blancs pour les détourner de leur destination légitime et se les approprier.

L'explication intermédiaire retenue consiste à dire que les Blancs se montrent plus performants que les Mélanésiens dans leur relation avec les esprits.

La religion des Blancs fut donc perçue comme un ensemble de pratiques destinées à attirer sur eux les bienfaits matériels. Elle fut d'autant plus facilement acceptée que contrairement à la vie dans les plantations, elle impliquait des contraintes et des changements qui étaient soit acceptables soit contournables. Les premiers catéchistes en pays Mengen étaient eux-mêmes d'origine locale (cf III-3) et de ce fait leur discours religieux était déjà partiellement adapté à la mentalité ambiante (Panoff 1990).

Cette première conversion à la religion chrétienne fut, on le voit, d'essence "cargoiste", elle correspondait à une attente précise. Il ne faut pas, cependant la voir comme l'expression d'une attitude

purement matérialiste, on espérait accéder, en même temps qu'au "cargo", à une cosmologie permettant de prendre en compte la nouvelle réalité de manière cohérente. Mais cette cosmologie ne pouvait être radicalement nouvelle et ne pouvait se construire que sur les bases de l'ancienne. En témoigne la mention d'une liane épineuse autour de la tête dans le mythe de Malila (II-1-2-1) dont on peut supposer sans grand risque d'erreur qu'il s'agit d'un ajout d'origine chrétienne sur le mythe ancien.

IV)-3-2 Le culte du cargo

Nous allons commencer par retranscrire l'histoire du culte telle qu'elle m'a été racontée par John Kaiopuna le 2 février 1991 à Paenahave sur la côte Nord. John a un rôle important dans l'organisation du culte. Le traducteur était Michael Uva, demi-frère de John et plutôt anti-cargoiste. Le mouvement cargoiste local est dénommé Kivung Group ou Kivung Movement ; "Kivung" est un mot pidgin qui signifie réunion, rassemblement.

"En 1964 Michael Koriām vint faire campagne pour les élections au parlement national dans le district de Pomio. Il était originaire de Kandrian, mais sa propagande sur les thèmes ne pas tuer, ne pas empoisonner ne fut pas appréciée là-bas. Il fut plus suivi à Pomio.

Après son élection il créa une sorte de comité chargé de faire suivre ses instructions. Il demanda à ce comité de percevoir 10 cents (australiens) par personne dans chaque village à la fin de chaque mois. Si on ne payait pas c'était comme voler ses grands-parents ou quelque chose comme ça, et on risquait de tomber malade ou de mourir.

Le mardi et le jeudi les gens devaient cuire de la nourriture pour l'offrir à leurs morts. On avait construit de petites maisons pour les esprits des morts, on y amenait la nourriture. Si on avait fait quelque chose de mal on devait amener 10 cents avec la nourriture, et on les mettait dans une boîte en fer blanc (tin). On laissait la nourriture deux heures et demie dans la maison des esprits avant de revenir la chercher, une cloche en annonçait l'heure.

Ensuite on priait avant et après manger, puis le comité prêchait la bonne manière de vivre : accueillir les étrangers, ne pas combattre,...

Il y avait dans chaque village un jardin du paradis où tous les gens travaillaient ensemble pour cultiver la nourriture à donner aux esprits.

L'argent du mouvement est collecté de trois façons : mensuellement, avec la nourriture des esprits (seulement en cas de faute), lors des séances de travail au jardin du paradis un vendredi sur deux. Pour gagner ce minimum de 10 cents par mois (après l'indépendance 10 toas) les gens travaillent pour le gouvernement, ou une compagnie, ou vendent leur production.

L'argent collecté est amené à Malmal, le chef-lieu du Kivung pour être compté par Koriām, puis emmené à la banque du Gouvernement, tous les un ou deux ans ; il rapporte des intérêts. Une part va au mouvement, une part va aux missions catholiques de Malmal, Ulawona, Uvol, Guma et Unamarita, une part va aux centres de santé. Le mouvement participa à la création du collège de Palmalmal à hauteur de 18000 kinas (environ 90000 francs) ; en 1966 il a envoyé 6000 K pour aider les victimes d'une crue en Nouvelle-Zélande ; en 1977 2000 K pour la province de Morobe à cause d'une crue de la Markham river ; 4000 K pour la province de Simbu touchée par une gelée en 1986.

Toutes ces participations ont pu être faites grâce aux cotisations de 10 toas. L'essentiel de l'argent est à la banque, entre les mains des missions et du gouvernement, ils savent quoi en faire pour les gens.

Le district de Pomio est actuellement le seul à avoir un tel mouvement, ce dernier possède en banque 4,5 millions de kinas (environ 23 millions de francs).

Le Kivung Movement ne comprend que des catholiques, dans tous les villages du mouvement les dix commandements sont inscrits en chiffres romains sur un poteau.

Dans les maisons des esprits il y a une deuxième boîte où les familles des malades viennent mettre 10 toas pour que ça aille mieux. Un seul homme est autorisé à rentrer dans la maison des esprits pour chaque village, les gens apportent la nourriture à l'entrée, il la prend et ferme la porte, et il parle aux esprits"

John Kaiopuna est le leader du Kivung Group pour Galue. Après les élections de 1977 il a été à Port Moresby accompagner Koriām contre qui le candidat battu avait intenté un procès, l'accusant de spolier les gens ; ils ont gagné le procès. Le successeur actuel de Koriām est Aloïs Koki, lui aussi membre du parlement. Il a été réélu aux élections de 1991.

Certains aspects du culte ont été abordés par Monique Jeudy (Jeudy 1988) et par Michel Panoff (Panoff 1969, 1971) et il a été décrit en détails par Paul Tovalele (Tovalele 1977), nous reviendrons

seulement sur les aspects qui concernent notre étude.

On a souvent désigné abusivement sous le nom de cargo-cults toutes sortes de mouvements qui se développèrent en Mélanésie (Kilani 1983). Il s'agit ici d'un authentique cargo-cult ; nous venons d'en voir le caractère explicitement culturel. L'attente du cargo est elle aussi explicite : lorsque les conditions seront réunies l'arrivée de bateaux chargés de richesses sera précédée d'un grand tremblement de terre et du retour des morts à la vie. La date fatidique (désignée sous le nom de "Law Bai Bruk") fut plusieurs fois annoncée et chaque échec fut expliqué par le fait que certains continuaient à pratiquer la sorcellerie ou à ne pas respecter les principes du culte.

Des villageois partis travailler dans les plantations de Rabaul abandonnèrent leur travail et rentrèrent au pays pour ne pas risquer d'être oubliés lors du Law Bai Bruk. Certains parents poussèrent leurs enfants à travailler à l'école pour être capables de lire leurs noms sur les colis qui leur seraient destinés lors de l'arrivée du cargo (Tovalele 1977).

Le développement du Kivung Movement s'inscrit en continuité avec l'adoption de la religion catholique dans le cadre d'une démarche expérimentale sur fond de pensée traditionnelle : après avoir accepté le discours religieux pendant un certain temps sans obtenir les résultats escomptés, les Mengen se pénétrèrent peu à peu de l'idée que les missionnaires ne leur disaient pas toute la vérité. L'arrivée d'une sorte de prophète (Koriām) leur permit de revitaliser leur recherche conceptuelle. Parmi les pratiques traditionnelles condamnées par les missionnaires certaines, comme la sorcellerie ou la guerre, qui avaient déjà une image négative, furent aussi condamnées par le Kivung Movement. La consommation du bétel fut de même interdite car la noix d'arec qui entre dans sa composition fut assimilée à la pomme qu'Eve fit croquer à Adam, elle maintenait les gens en état de péché permanent, donc hors d'atteinte du cargo. D'autres pratiques furent par contre réhabilitées, mais aussi réaménagées, comme le culte des esprits : puisque le bien-être dépendait de la bienveillance des esprits, couper la relation avec eux serait revenu à barrer la route du cargo, mais on ne pouvait pas non plus maintenir le culte des esprits sans changement puisqu'il n'avait jusque là pas permis d'accéder au cargo.

Parmi les pratiques de la religion catholique aussi on fit un tri, par exemple le mot amen prononcé après chaque prière n'avait pas de signification explicite, il fut interprété comme une formule magique destinée à empêcher la venue du cargo et donc interdit.

Contrairement à ce qui a pu se passer pour d'autres cargo-cults, le Kivung se développa dès ses débuts sur une assise coutumière, ce furent les big men qui en constituèrent l'essentiel de l'encadrement. Il se répandit comme une trainée de poudre dans la région, recueillant l'adhésion de tous ou presque. On mena la vie dure aux quelques réfractaires qui refusaient de se rallier, leurs pratiques hétérodoxes risquant de faire capoter le projet.

L'attente insatisfaite amena peu à peu à la lassitude et le mouvement connut une désaffection progressive. En janvier 1991 sur 135 hommes de plus de 15 ans, 25 se déclaraient membres du Kivung Group, soit 18,5 %. Le mouvement garde cependant une assise coutumière réelle, puisque sur les 14 big men que compte Galue, 8 soit 57% déclarent en faire partie. Les critiques portent essentiellement sur l'efficacité du mouvement plutôt que sur ses justifications : "Vingt-cinq ans de Kivung et toujours pas de cargo !". Dans une bien moindre mesure la mission subit le contre-coup de cette évolution puisque quelques familles commencent à se détourner de la religion catholique pour adhérer à l'église S.D.A. et justifient leur démarche ainsi : "Les missionnaires catholiques ne proposent pas

une traduction efficace de la Bible". Si le Kivung Movement est en déclin, l'esprit cargoïste lui reste très vivace : en 1991 des habitants de Galue non membres du culte me demandèrent de leur raconter des histoires sur l'aviation, mais tout ce que je pus leur dire ne les satisfait pas, ils connaissaient déjà l'histoire de Clément Ader, des frères Wright, et même le mythe d'Icare, mais ce qu'ils voulaient savoir c'était dans quelles conditions Nutu (cf II-1-2-1) était arrivé chez nous et nous avait enseigné la manière de construire des avions.

Sur un plan très concret le Kivung Movement a eu des conséquences importantes dans deux domaines.

Par les cotisations demandées il a incité les gens à se tourner un tant soit peu vers l'économie monétaire, venant en quelque sorte augmenter la pression fiscale créée par l'impôt de capitation qui avait été mis en place sous la colonisation et maintenu après l'indépendance.

Il a aussi amené la population à s'intéresser à l'éducation. En effet, les membres du Kivung Group, empreints de la pensée traditionnelle qui accorde une grande importance à la transmission des connaissances sacrées, se préoccupèrent du système de transmission du savoir en vigueur chez les Blancs, dans le but de s'approprier ce savoir. Les conséquences de cette attitude, matérialisée par la construction du collège de Palmal, furent très importantes, comme nous allons le voir dans le chapitre V.

V) CONSEQUENCES : LE NOUVEL ESPACE, SYSTEME ACTUEL

V)-1 Etat des lieux

V)-1-1 Population

Les données qui suivent ont été recueillies lors du recensement que j'ai réalisé en janvier-février 1991. La précision des chiffres est limitée par l'incertitude pesant sur la notion d'absence temporaire de courte durée et surtout par celle portant sur les âges, dont beaucoup sont des estimations parfois vagues, faute d'état-civil.

La grille du questionnaire de sondage a été établie après une quinzaine de jours de présence sur le terrain et de discussions avec les gens. Les fiches étaient remplies selon le schéma ci-dessous, maison par maison, après réalisation d'un plan du village à l'estime :

Pour la maison :

N° d'identification :

Matériau du toit : (chaume ou tôle ondulée)

Matériau du sol : (plancher sur pilotis ou terre battue)

Taille : (petite, moyenne, grande)

Pour le chef de famille :

Nom de baptême :

Nom local :

Clan :

Age :

Lieu de naissance :

Niveau d'études :

Lieux visités :

Nom, clan et lieu de naissance du père :

Nom et lieu de naissance de la mère :

Pour son (ou ses) épouse : mêmes renseignements

Noms, âges et niveaux d'études des enfants.

La population totale de Galue s'élevait en février 1991 à 465 personnes. Pour la répartition par âges et par sexes voir la pyramide des âges (figure 1).

V)-1-1-1 Niveaux d'études

V)-1-1-1-1 Etudes générales.

Les données ont été traitées en partie à la main, en partie sur Clarisworks et en partie sur XI 3.0. Nous nous sommes intéressés à la population de plus de quinze ans qui s'élève à 275 personnes dont 144 hommes et 131 femmes. 25 personnes dont 17 hommes et 8 femmes sont encore en cours d'études, 250 personnes ont terminé ou interrompu leurs études, ou bien n'en ont jamais fait.

Le système scolaire en Papouasie-Nouvelle-Guinée est organisé ainsi :

Community school (école primaire) :
Grade 1 à Grade 6

High School (collège) :
Grade 7 à Grade 10

National high school (lycée) :
Grade 11 à Grade 12

Il existe aussi des centres de formation professionnelle et technique (Vocational centres), des centres de formation aux métiers de la santé, etc.

Les écoles normales d'instituteurs sont ouvertes aux titulaires d'un grade 10 et les universités aux titulaires d'un grade 12.

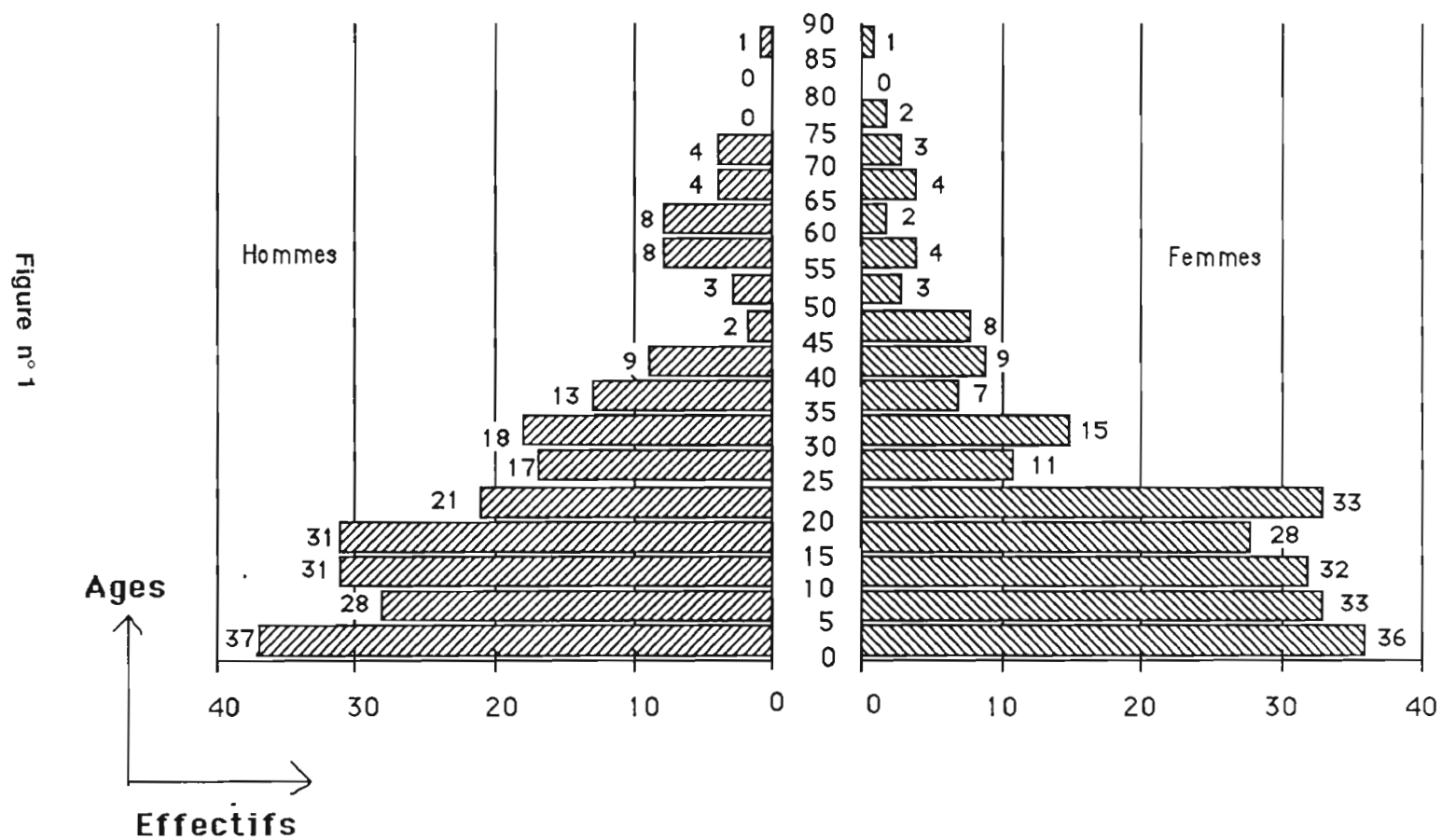
Le village de Galue possède une école primaire. Le collège le plus proche est situé à Palmamal, à une demi-heure de bateau, les élèves y sont pensionnaires.

L'école n'est pas gratuite en Papouasie-Nouvelle-Guinée. L'école primaire coûte 4 Kinas (env. 20 F) par enfant et par an versés au gouvernement provincial plus 2 K par famille pour l'entretien de l'école, tout le monde peut se le payer. En revanche le collège coûte 180 K (env. 900 F) par élève et par an; ne peuvent se le payer que les familles bénéficiant d'un salaire ou pouvant faire appel à une solidarité coutumière.

L'entrée dans la scolarité ne se fait pas à âge fixe, l'école ouvre un grade 1 quand le nombre d'enfants approximativement en âge d'y entrer est jugé suffisant, à la manière des cérémonies d'initiation.

La figure 2 visualise les effectifs en fonction du niveau d'études générales

Pyramide des âges à Galue



atteint, pour les hommes et les femmes. Il nous montre l'importance de la population n'ayant jamais été scolarisée et met en évidence des niveaux paliers à trois ans, six ans (fin d'école primaire), et dix ans (fin de collège). Nous pouvons voir aussi que le niveau de scolarisation des femmes est nettement inférieur à celui des hommes.

Le graphique "relation âge niveau moyen d'études" (figure 3) a été réalisé en calculant pour chaque classe d'âge la moyenne pondérée des niveaux d'études atteints. Nous y découvrons sans grande surprise que la classe d'âges 60-65 ans a été la première scolarisée, les personnes concernées avaient aux environs de dix ans à l'époque de l'arrivée de la première mission dans les années trente.

On assiste ensuite à une élévation assez importante de la scolarisation. Le niveau plus faible des 20-25 et 30-35 ans, qui sont aussi des classes plus nombreuses pourrait laisser penser que le système scolaire a fonctionné à saturation. Le niveau des 15-20 ans est sous-estimé dans ce graphique du fait que les individus encore en cours d'études ne sont pas pris en compte.

Les figures 4 et 5 ne doivent pas être regardées trop dans le détail car les classes d'âge à faible effectif sont survalorisées, mais leur allure générale apporte quelques informations : la scolarisation primaire est un fait acquis pour les garçons depuis plus de dix ans, en revanche les filles viennent juste d'y parvenir. Le collège et le lycée restent réservés à une minorité très largement masculine.

V)-1-1-2 Formation professionnelle

Nous allons nous intéresser maintenant à la population masculine de plus de quinze ans ayant terminé ses études ou n'en ayant jamais fait. A deux exceptions près les femmes n'ont pas suivi de formation professionnelle; les prendre en compte entraînerait une dilution des données statistiques.

L'effectif masculin de plus de quinze ans est de 144 personnes, dont 17 sont encore en cours d'études. Nous considérons donc une population de 127 individus.

32 personnes, soit 25% de l'effectif ont suivi une formation professionnelle. Ils se répartissent comme suit :

Menuiserie / charpente	:	7
Ecole normale	:	7
Santé (du médecin au travailleur médical sans bagage général)	:	5
Mécanique	:	4
Police	:	3
-Agriculture	:	2
Commerce	:	2
-Religion	:	1
- Formation technique indifférenciée	:	1

Parmi les instituteurs trois sont allés ensuite à l'université, il faut rajouter à la liste ci-dessus trois personnes ayant une formation universitaire.

V)-1-1-2 Activité professionnelle.

81 personnes, soit 64% de la population considérée ont exercé un emploi au moins une fois dans leur vie.

La figure 6 montre qu'au-delà de trente ans la quasi-totalité des hommes ont exercé un emploi. L'effectif par tranche d'âge a été visualisé en regard afin de relativiser l'importance de la population âgée, survalorisée par la représentation en pourcentages.

Parmi les professions, le travail en exploitation forestière est le plus représenté avec 30 personnes, suivi de près par le travail dans les plantations (29). Viennent ensuite les métiers de la santé à faible qualification ou sans (10) puis les métiers du bois, menuiserie ou charpente (7). Viennent après les marins (6), instituteurs (5), travailleurs du commerce (5), de l'agriculture avec qualification (4), de la boulangerie (4), de la cuisine (4), de la voierie (3). Parmi les métiers rares on trouve deux mineurs, un médecin, un professeur, un directeur d'école, un haut fonctionnaire, un mécanicien, un chauffeur de camions.

L'énumération ci-dessus comporte de nombreux doubles comptes, certaines personnes ayant exercé jusqu'à quatre métiers parfois fort différents, on trouve par exemple un individu qui fut successivement ouvrier dans une plantation puis dans la construction de routes avant d'être cuisinier puis marin.

Niveau d'études générales

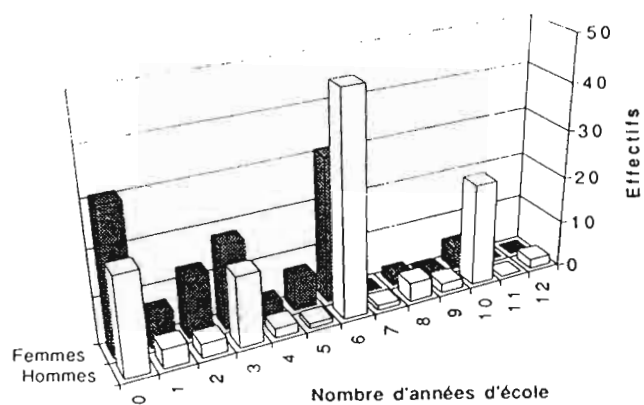


Figure n° 2

Relation âge niveau moyen d'études

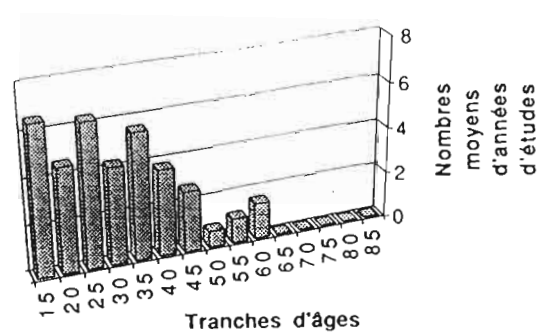


Figure n° 3

Relation âge/niveau d'études, hommes

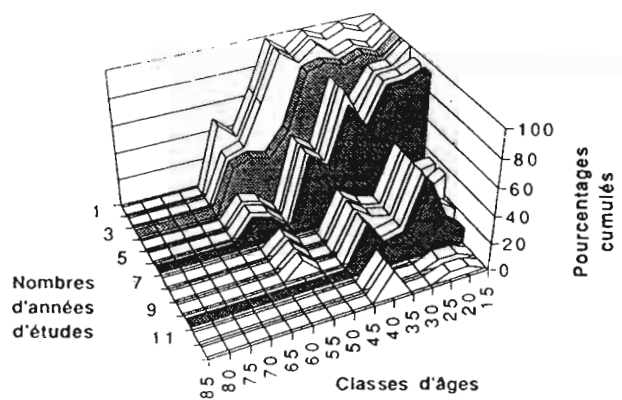


Figure n° 4

Relation âge/niveau d'études, femmes

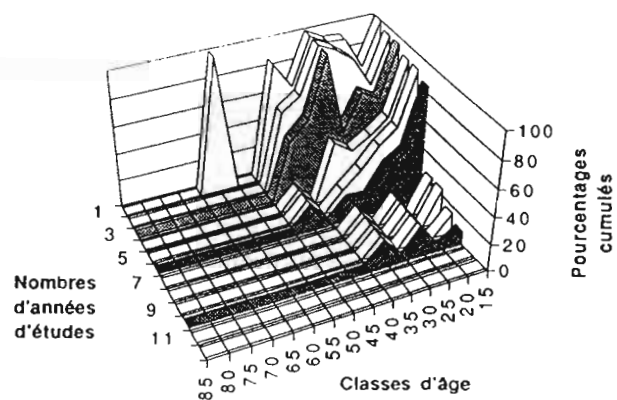


Figure n° 5

Emploi et âge

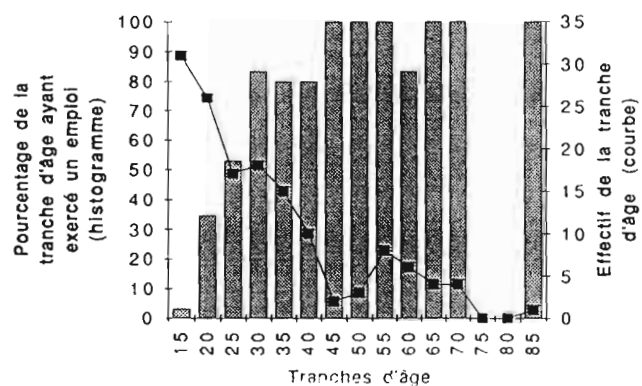


Figure n° 6

V)-1-1-3 Déplacements de travail.

Pour exercer un métier rémunéré les habitants de Galue sont obligés de voyager, le village lui-même n'offrant que trois postes d'instituteurs et un de travailleur de santé, tous occupés par des étrangers.

L'attachement à la terre entraîne une répugnance envers l'éloignement à long terme qui se traduit dans la durée des déplacements de travail.

Le record de durée de carrière est détenu par un cathéchiste qui exerça pendant trente-trois ans, mais ses postes principaux furent Pomio et Marmar, à moins de deux heures de marche de Galue. La plupart des autres travailleurs durent se déplacer à des distances bien plus grandes; en conséquence leurs absences du village furent plus brèves, ne dépassant pas douze ans, durée elle-même divisée en intervalles rarement supérieurs à trois ans.

Si l'on se penche sur les destinations passées et présentes étudiées en regard des différentes professions, on en arrive à définir quatre types distincts de déplacements :

1) Rabaul, chef-lieu de la province et métropole régionale exerce un effet gravitaire, cette ville a motivé 27 déplacements de travail toutes professions confondues.

2) La région de Bialla et Ula Mona sur la côte nord de la Nouvelle-Bretagne est le bassin d'emplois le plus proche de Galue, distant de trois jours de marche. Une partie des habitants de Galue a des droits sur les terres et des liens de parenté avec les populations environnantes, ce qui facilite la recherche d'emploi et d'hébergement. Les activités de la zone sont la culture du palmier à huile et l'exploitation de la forêt, elles procurent des emplois aux personnes sans qualification, mais aussi aux mécaniciens, menuisiers et charpentiers. 32 personnes de Galue ont trouvé du travail dans cette région.

3) Kavieng, chef-lieu de la Nouvelle-Irlande a vu s'installer définitivement une famille de Galue qui sert de tête de pont, depuis une dizaine de personnes sont venues y travailler, principalement dans les exploitations forestières.

4) Le reste de la PNG, Grande-Terre et îles a reçu la visite des marins et des fonctionnaires, 38 déplacements en tout.

Actuellement (1991), selon les résultats de notre enquête, et sous réserve de lacunes possibles, vingt-sept personnes sont absentes temporairement du village (Une famille installée à Kavieng en Nouvelle-Irlande est considérée comme ayant émigré définitivement.).

Cinq le sont pour études, dont deux à l'université de Port-Moresby, deux au collège à Madang et une au collège de Mendi dans les Highlands.

Quatre le sont pour raison inconnue, probablement en visite chez des parents.

Deux sont en prison à Rabaul, pour viol.

Le tableau (Absences de Galue pour raison de de travail 1991) montre la localisation et la profession des seize personnes actuellement absentes pour raison de travail.

Ces 16 personnes représentent 12,6% de la population masculine adulte, elles sont en général jeunes. A l'exception d'une personne de 65 ans travaillant dans une plantation à Rabaul, aucune n'a plus de 36 ans et leur moyenne d'âge est de 28 ans.

V)-1-1-4 Les Immigrés

Sont considérées ici comme immigrées les personnes nées hors de la région incluant le pays de langue Sohr et les environs de Pomio.

En 1991 Galue comptait 14 immigrés adultes, soit 5% de la population correspondante. Ils se répartissent en 10 hommes et 4 femmes. Les causes de l'immigration sont le mariage pour 12 d'entre eux et l'adoption pour les deux autres.

Les origines se répartissent comme suit :

Kandrian	5
Mamusi	3
Kohl	2
Hoskins	2
Rabaul	1
Uvol	1

Absences de Galue pour raison de
travail 1991

	Port-Moresby	Madang	Rabaul	Bialla et Ulamona	Open Bay	Inland Pomio	Pomio
Policier	x						
Haut fonctionnaire	x						
Ouvrier plantation			x	x x			
Ouvrier forestier					x x		
Ouvrier construction				x			
Mecanicien				x x			
Menuisier				x			
Médecin							x
Instituteur		x x				x	
Employé santé			x				

V)-1-1-5 Statuts coutumiers

La population de Galue se répartit en quatre clans dont l'ordre hiérarchique décroissant est le suivant : Basiigo, Tatarapuna, Boreenga, Mulisi. Les clans sont divisés en sous-clans de statuts équivalents. L'appartenance à un clan se transmet de manière matrilineaire. L'exogamie clanique est la loi, mais on constate quelques infractions.

Les clans présents à Galue sont aussi représentés dans la région, mais avec des statuts différents : le clan le plus privilégié est celui dont le nom et l'histoire sont rattachés à la terre.

La répartition numérique par clan (sous-clans inclus) de la population adulte est la suivante :

Basiigo	Tatarapuna	Boreenga	Mulisi
120	75	46	18

On remarque que l'importance numérique des clans est en relation avec leur statut hiérarchique. On peut proposer comme hypothèse explicative le fait qu'une personne appartenant à un clan défavorisé aura plus intérêt qu'une autre à émigrer vers un village où elle jouira d'un meilleur statut; la loi d'exogamie clanique empêche toutefois une évolution vers une structure monoclanique de la population du village.

Les bigmen responsables de houseboys sont au nombre de seize, dont huit Basiigo, sept Boreenga et un Tatarapuna. Cette répartition n'est pas anodine; le mythe de Malila (cf. II-1-2-1) attribue en effet la maîtrise de la terre aux Basiigo associés aux Boreenga. L'existence d'un bigman Tatarapuna peut intriguer, on notera que son père et celui de John Kaiopuna sont du même clan, Kailo, originaire de la côte Nord.

v)-1-2 Bâtiments

Le village de Galue comporte 160 constructions dont 91 habitations principales, 16 houseboys, 6 magasins, 3 bâtiments d'école, 2 bâtiments de santé, 1 poulailler et une quarantaine de dépendances, principalement cuisines des habitations.

Le mode de construction des habitations se répartit ainsi :

	Maisons rectangulaires		Maisons rondes, sol en terre battue, toit végétal
	Toit en tôle ondulée	Toit végétal	
Sol plancher sur pilotis	20	4	
Sol en terre battue	8	7	52

Le type traditionnel de logement est la maison ronde ou ovale au sol en terre battue et au toit en feuilles de différentes essence, la principale étant le pandanus. Les murs sont en bois, actuellement des planches de scierie ou taillées à la hache. On trouve aussi des maisons aux murs en palmes de cocotier tressées. Au centre de la pièce unique se trouve le foyer du feu destiné à la cuisine ordinaire et dont la fumée percole à travers le toit, jouant ainsi un rôle d'insecticide. L'essentiel du mobilier est constitué de châlits en rondins disposés à la périphérie.

Lorsqu'une maison est déplacée, la charpente et les murs sont réutilisés ; la durée de vie d'une toiture est supérieure à cinq ans si elle est entretenue.

Les houseboys sont du type traditionnel, mais de plus grande taille, de construction plus soignée et ont une entrée dotée de deux chambranles et d'un seuil en rondins de fort diamètre.

V)-1-2-1 Structure du village

Comme on peut le voir sur la carte n° 4, le village de Galue est constitué d'une agglomération principale et de plusieurs hameaux. Après la phase de regroupement qui suivit la descente vers la côte à l'époque coloniale, la tendance est à un retour vers une structure plus traditionnelle et on assiste à un essaimage progressif qui a souvent pour prétexte une dispute villageoise, puis dans un deuxième temps le nouveau hameau se dote d'une houseboy dès qu'il dispose d'un bigman apte à en prendre la responsabilité.

V)-1-3 Economie monétaire

Malgré d'importantes lacunes les quelques éléments d'information dont nous pourrions faire état sur les plans tant qualitatif que quantitatif constitueront une indication du degré d'intégration de Galue dans l'économie monétaire.

Nous avons vu (cf V-1-2) que 28 habitations sont équipées de toits en tôle ondulée. Si l'on considère une superficie moyenne d'environ vingt mètres carrés par maison (la réalité est plutôt inférieure, mais il faut tenir compte des constructions annexes telles que les cuisines) et une durée de vie d'un peu moins de dix ans pour la tôle ondulée, on peut estimer la consommation de Galue à une soixantaine de mètres carrés par an environ.

Cette estimation correspond en gros aux informations orales recueillies. Il semble qu'actuellement on ait atteint un équilibre, car malgré sa facilité d'utilisation la tôle ondulée présente l'inconvénient d'être bruyante sous la pluie et étouffante sous le soleil ; on tend à la réserver aux bâtiments non résidentiels tels que magasins et cuisines.

Le caboteur qui fait la navette depuis Rabaul une fois par semaine apporte pour les magasins environ deux cent kilos de kiz, soit dix tonnes par an, ainsi que du sucre, des biscuits, du poisson en boîte, de la bière, des piles, du pétrole lampant et des denrées diverses en quantités variables.

Biens d'équipement ou de consommation durables présents au village:

- quatre dinghies en aluminium dont trois payés avec les salaires de leurs propriétaires et un grâce aux royalties de l'exploitation forestière de Paenahave.

- une grande pirogue à moteur construite par les gens du village pour un instituteur qui les a payés grâce à son salaire.

- quatre moteurs hors-bord dont trois financés grâce aux versements de parents travaillant à l'extérieur et un offert à John Kaïopuna par le député du district.

- deux télévisions avec magnétoscope.

- quatre groupes électrogènes.

- quatorze radios.

- un équipement d'orchestre dont l'achat fut financé par le prêt d'un commerçant de Galue puis remboursé sur les cachets des bals de villages.

L'accès aux services de santé coûte deux Kinas par an et par famille nucléaire.

Le coût de l'éducation a été vu au chapitre V-1-1-1.

Impôts :

- L'impôt de capitation est de 6 k / an pour les hommes adultes et 2 k pour les femmes.

- Les magasins (5) et débits de carburant (2) payent 26 k / an, cumulables.

- Les possesseurs de vidéos (2) payent 5 k / an.

- Les débits d'alcool (3) payent 200k / an.

Entrées :

Elles proviennent des salaires de ceux qui travaillent à l'extérieur, des versements de relations qui touchent des royalties sur la côte Nord, de la vente de quelques sacs de café au département des industries primaires, et de produits agricoles à Pomio. Certaines familles ne voient pas plus de vingt kinas (cent francs) dans l'année.

V)-1-4 Organisation politique

La plus haute autorité politique du village est son représentant au comité de district. Il est élu pour trois ans et touche une indemnité de 15 k par trimestre. En-dessous on trouve deux responsables chargés d'organiser et de superviser la corvée communale du lundi (débroussaillage des chemins, etc.). Un officier de paix a pour tâche d'interpeller les fauteurs de troubles et de les faire comparaître devant le juge de paix qui intervient aussi dans les litiges. Ces deux derniers sont élus pour trois ans et rémunérés respectivement 50 k et 62 k par trimestre.

Le village compte aussi un responsable de l'école et un responsable du centre de soins élus respectivement pour deux et trois ans.

Il existe à Galue une organisation des femmes, trois organisations de jeunesse et un club sportif. L'une des organisations de jeunesse possède une scierie mobile financée par l'aide internationale.

V)-2 Tranches de vie

L'état des lieux bien incomplet que nous venons de voir donne quelques éléments objectifs permettant de se faire une idée de la situation actuelle du village de Galue et de ses habitants, mais pour saisir le fonctionnement du village de manière plus vivante il nous semble important de nous pencher sur les parcours de quelques individus, certes pas toujours représentatifs de la population, mais dont l'histoire de vie peut être fort instructive.

Toutes les personnes dont il sera question ici m'ont formellement donné l'autorisation d'utiliser les informations qu'ils m'ont confiées.

V)-2-1 John Kaiopuna

La mère de Kaiopuna était une Basiigo de Gopgop, elle est allée se marier à Mio car elle connaissait l'histoire de Malila (cf. II-1-2-1). Elle eut d'abord une fille, puis Kaiopuna. Ensuite le père mourut, alors les oncles, Silopite et Towasoh envoyèrent un message pour dire à la mère de revenir habiter à Pagoopé (Gopgop). Elle partit avec John sur son dos. En chemin elle s'arrêta à Mokulu, s'y maria et y resta. Towasoh et son fils Notu sont venus chercher John et l'ont ramené à Pagoopé où il resta jusque vers l'âge de quatorze ans. Il repartit alors à Mokulu et y resta deux ans puis redescendit à Mara (Gopgop) où les gens de Pagoopé avaient émigré pour raison de jardins. John subit alors son initiation de l'adolescence. Il fit encore un aller et retour à Mokulu puis la deuxième guerre mondiale éclata. Les soldats australiens vinrent dans la jungle, ils enrôlèrent John et les jeunes gens des environs parce qu'ils connaissaient bien les lieux (cf. III-4). Quand Kaiopuna revint de Rabaul, après la fin de la guerre, les gens de Mara avaient migré vers Mopuna. En 1966, dans le cadre de la préparation progressive à l'indépendance de élections locales furent organisées, John les remporta. Il resta représentant du village jusqu'à ce qu'il soit battu aux élections par John Sapé en 1979. En 1975, il fut élu au conseil d'administration du collège de Palmalmal, dont il est toujours membre. En

1977 il accompagna le fondateur du Kivung Movement à Port-Moresby (cf. IV-3-2).

A l'époque des Australiens, des gens de la côte Nord ont vendu la terre au gouvernement alors qu'elle ne leur appartenait pas puisqu'elle était aux Basiigo et Boreenga de Galue, mais ces derniers ne l'ont pas su. En 1977, dans le cadre de son mandat électif John vint faire une visite dans la région et le frère de son père lui apprit la vente.

John intenta alors un procès, qu'il perdit car le Gouvernement disait avoir déjà payé pour la terre.

En 1978 deuxième procès, à nouveau perdu.

En 1979 troisième procès. Le Gouvernement demanda alors au Département des Forêts et aux officiers de Districts de Kimbé, Hoskins et Bialla de venir étudier le cas. Les terres des Basiigo furent délimitées et Kaiopuna obtint gain de cause. Il demanda alors à Botawanso Tom, un parent de son père, de construire une maison sur la limite. Depuis d'autres personnes l'ont rejoint et ont fondé un nouveau village, Bata.

John commença des négociations avec une compagnie forestière, qui commença à opérer en 1987, elle est basée à Paenahave. En 1990, John se rendit sur place pour régler un litige avec le directeur de la compagnie, y parvint et resta sur place quelques mois en tant qu'employé.

En 1992 nouveau litige, il était reproché au directeur de la compagnie de privilégier ses alliés au détriment des propriétaires fonciers, John obtint son remplacement.

Les contestations foncières peuvent aussi avoir lieu à Galue même. En 1990, après une dispute John prit une feuille de papier. Il se rendit à Matapilo (cf. II-1-2-3) et recopia le dessin, ensuite il demanda aux jeunes de le reproduire sur le chambranle central de sa houseboy. Ainsi tout le monde peut constater son autorité sur les lieux concernés.

V)-2-2 Michael Uva

Michael est le demi-frère utérin de Kaiopuna. Il est né à Mokulu en 1947. Il avait environ trois ans quand Towasoh et Notu sont venus le chercher pour l'emmener à Mopuna où il resta jusqu'à l'âge de huit-dix ans. Ils descendirent ensuite à Manteena et Michael fut scolarisé à la mission catholique de Galué; il faisait le trajet à pied tous les jours. A ce moment-là Kaiopuna et les kiaps firent descendre tout le monde sur la côte.

Après la troisième année Michael partit poursuivre sa scolarité à Kandrian puis il

alla au collège à Rabaul. En 1967 il partit suivre une formation médicale à Madang et exerça pendant un an à Kainantu dans les Highlands.

En 1970 il se lança dans une formation plus poussée à Lae, mais fut suspendu pour ivresse à l'intérieur de l'hôpital. En 1971 il fut accepté à l'Ecole Normale de Port-Moresby. Il exerça le métier d'instituteur pendant plusieurs années dans les Highlands avant d'obtenir un poste en Nouvelle-Bretagne de l'Est. En 1983 il quitta le métier suite à une erreur de nomination et resta pendant trois ans au village. En 1986 il suivit une formation de cathéchiste à Rabaul et exerça pendant trois ans, à Pomio puis à Galue. Il arrêta en 1990 et depuis vit de son jardin.

V)-2-3 John Kalopuna (junior)

Il est le fils aîné de John Kaiopuna. Après être sorti du collège, John eut la chance d'être reçu à l'examen d'entrée du Collège Technique où il reçut une formation de quatre ans. Après cela il fit quatre ans d'apprentissage à la mine de Bougainville. La première année il était payé 60 kinas par quinzaine, puis 80, puis 95 et enfin 110. Au terme de son apprentissage il obtint le diplôme d'état de mécanicien. Il resta encore quatre ans à la mine, payé 200 kinas par quinzaine, sans compter les heures supplémentaires et les week-ends.

Il en avait assez de ce travail mais continuait pour payer les études de ses frères cadets Peter et Coleman (actuellement Peter est ingénieur géologue et Coleman électricien). Quand ils n'ont plus eu besoin de lui il est rentré au village et s'est marié.

Un jour qu'il était à Rabaul il rencontre un ancien copain de la mine qui l'informe d'un projet minier à Lihir, près de la Nouvelle-Irlande. John ne tenait pas beaucoup à retravailler mais s'est laissé convaincre, et les voilà tous les deux au bureau de la compagnie. Le responsable de l'embauche leur demande : "Qu'est-ce que vous voulez, garçons?" "On cherche du boulot, on est mécanos." "Si vous êtes mécanos, il y a toujours du travail pour vous, avez-vous les papiers qui le prouvent? et les outils? Ok, vous commencez demain."

Le lendemain ils reviennent avec les outils. "Il y a un bulldozer à réparer là-dedans, vous connaissez le métier, débrouillez-vous."

Ils travaillèrent quelques temps à Rabaul, John en profita pour épouser sa deuxième femme, puis ils furent envoyés à Lihir.

En 1991, John est parti travailler quelques mois à Paenahave, afin de gagner l'argent nécessaire à l'organisation d'une grande fête.

John est anti-cargoiste, il s'est converti à la religion S.D.A. (Adventistes du Septième Jour) car "Les missionnaires catholique proposent une traduction de la bible qui n'est pas efficace."

V)-3 Situation actuelle, le maintien de la tradition

Partis d'un système basé sur le lien sacré avec la terre, sur la coutume et sur un ensemble complexe de relations et d'échanges avec leurs voisins et alliés, les gens de Galue se sont trouvés face à une situation nouvelle avec l'arrivée des Européens.

Cette nouvelle situation leur a posé un certain nombre de problèmes et a amené des interrogations, en particulier concernant leur système conceptuel, mais elle a aussi apporté des possibilités nouvelles.

Avec pour objectifs la maîtrise du phénomène et le maintien de leurs valeurs, les gens de Galue se sont lancés dans une démarche de type expérimental, procédant par essais et erreurs.

On assiste donc au cours du siècle écoulé à une suite de mutations et d'adaptations, dans un cadre dynamique précisons le. Il ne s'agit pas en effet de passer d'un état initial fixe à un état final fixe, mais de passer d'un système ancien déjà dynamique et évolutif au système actuel en évolution constante.

De manière un peu rapide on pourrait dire que les deux pôles du système actuel sont tradition et modernité, mais si on regarde les choses plus en profondeur on se rend compte que, jusqu'à une période très récente tout au moins, la modernité n'est vue et souhaitée que comme un moyen d'améliorer la manière de vivre la coutume.

L'écoute des discours tenus et l'observation des comportements montrent que la préoccupation principale reste la coutume et qu'elle sous-tend toutes les actions, tous les problèmes, tous les conflits. Quelques exemples permettront d'illustrer ce propos :

-Un jour une dispute assez vive éclata entre les habitants du village principal et ceux des hameaux situés en amont, les premiers reprochant aux seconds de polluer leur eau. La conséquence la plus grave fut la destruction d'une effigie de

Dukduk et la demande de monnaies de coquillages en compensation.

-Un sujet de débat qui revenait souvent le dimanche après la messe, moment privilégié des palabres, en janvier 1991, alors que John Kaiopuna était absent du village était la vente de taros au village de Pomio alors que les magies agricoles nécessaires n'avaient pas été effectuées. Les taros, dotés d'un esprit comme les humains, risquaient de se vexer et la récolte prochaine d'être mauvaise.

-Le retour de la vendetta montre que le principe de réciprocité y compris dans la vie et la mort continue à perdurer : en décembre 1992, Peter Sikel, qui fut un de mes informateurs tomba dans une embuscade et fut assassiné d'un coup de hache. Le crime fut attribué à la jalousie des villages voisins devant la réussite de Galue. Kaiopuna et les vieux utilisèrent le cadavre pour pratiquer une magie noire et le meurtrier présumé mourut trois jours plus tard dans de grandes souffrances. Le fait de reconnaître pratiquer la magie noire est exceptionnel, mais il s'agissait là d'un cas de force majeure et l'approbation de la communauté était acquise.

V)-3-1 La relation à l'espace

La relation à l'espace mérite qu'on s'y attache particulièrement .

Si le déplacement de l'ensemble du groupe de Gopgop et son rassemblement sur le site de Galue constitua une perturbation profonde, on ne peut cependant pas véritablement parler de traumatisme ou de destruction de la relation à la terre car la population eut la chance de rester relativement proche de ses lieux sacrés et d'en garder la maîtrise. Par une évolution que l'on pourrait presque qualifier de naturelle, les effets considérés comme les plus perturbants du déplacement sont en train d'être corrigés :

-le mouvement actuel d'essaimage de la population avec la création de nouveaux hameaux (cf 5-1-2-1) témoigne bien d'une volonté de retour à une structure d'occupation de l'espace traditionnelle,

-l'appropriation et la sacralisation de l'espace nouveau sont en train de s'accomplir. Un jour que nous étions tous les deux dans la houseboy Kaiopuna me dit (je traduis en substance) : "Tu peux revenir dans un an ou dans longtemps, même après ma mort, les gens auront peut-être déménagé, les autres houseboys auront peut-être été déplacés, mais celle-ci, tu la retrouveras toujours à la même place, car ici nous avons trouvé un lieu particulier pour être en relation avec la terre et communiquer avec l'esprit des taros." et il me montra le panier destiné aux magies agricoles suspendu à une poutre et juste à l'aplomb il écarta les épluchures de taros contenues dans un cadre en bois. En dessous il y avait deux petits bâtons plantés dans le sol, ce sont eux qui matérialisent la relation avec l'esprit des taros.

La relation à la ville est elle aussi frappée du sceau de la coutume. La ville est vue de manière négative, c'est un espace anonyme, hostile et dangereux dont l'influence peut être néfaste pour le village. Joe Moinga (Il a vingt-deux ans, un niveau d'études grade 10 et a travaillé pendant deux ans dans un supermarché de Rabaul) : "Les gens qui vont travailler en ville dans le privé logent chez ceux de leur famille qui sont fonctionnaires avec un logement fourni par le gouvernement. Les rascals sont ceux qui suivent quelqu'un de leur famille travaillant en ville mais qui n'ont pas eux-même d'emploi. Il y a aussi certains fonctionnaires et même des policiers qui ne sont pas contents de leurs salaires ou du gouvernement , alors ils forment des gangs et deviennent rascals la nuit. A Galue les jeunes ne deviennent pas rascals et restent au village parce qu'ils écoutent les vieux." Michael Uva : "A Galue les jeunes ne quittent le village que s'ils sont sûrs d'avoir un travail en ville. C'est parce que les vieux leur parlent souvent de la coutume. Ailleurs les jeunes vont former des gangs à Rabaul, puis ils reviennent au village avec le même comportement."

VI) Conclusion

La présente étude a permis, je l'espère, de dresser un panorama certes très partiel de l'évolution d'une petite communauté villageoise à travers les perturbations qu'elle a subies, les stratégies qu'elle a mises en oeuvre et les conséquences qui en ont résulté. Elle souffre cependant d'un biais, lié au fait que malgré l'accueil chaleureux qu'ils m'ont réservé et l'aide qu'ils m'ont fournie sans compter, les habitants de Galue avaient la volonté bien visible de donner une certaine image de leur communauté et ne m'ont confié que les informations qu'ils ont bien voulu me transmettre. Ce biais n'est qu'en partie corrigé par l'étude des données objectives.

Pour aller plus loin et avoir une vision plus globale il faudrait d'une part mener le même type d'étude sur d'autres villages environnants voire sur l'ensemble d'une région dont la délimitation serait à définir, ceci afin de disposer d'éléments de comparaison et d'une connaissance plus complète du système de relations et d'échanges, et d'autre part mener une étude en ville auprès des expatriés.

La situation actuelle à Galue n'est pas statique et les perspectives pour l'avenir sont loin d'être clairement lisibles en raison notamment de nouvelles mutations qui se profilent à l'horizon.

-Jusqu'à présent les migrations de travail ont pratiquement toutes été pendulaires, c'est-à-dire suivies d'un retour définitif au village. Actuellement, les jeunes les plus formés vivent un certain déphasage lorsqu'ils reviennent en vacances au village. Finiront-ils par rentrer définitivement? Et dans ce cas-là quelle sera leur influence? Ou alors resteront-ils définitivement en ville?

-Soucieuses de procurer des revenus au village sans obliger ses jeunes à de douloureuses expatriations pour travailler, quelques personnes se sont lancées dans des manoeuvres pour faire venir une compagnie d'exploitation forestière. Qu'advient-il si elles parviennent à leurs fins?

-Début 1993 est paru dans le Post Courier de P.N.G. un appel d'offres de la Province de Nouvelle-Bretagne Orientale pour la construction des ponts sur la Galue et sur la Matali, réclamés depuis longtemps. Galue deviendra alors accessible en voiture depuis les centres de Pomio et Palmal. Quelles seront les conséquences de ce désenclavement?

BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME Benoît, BONNEMAISON Joël 1988 "Atlas des îles et états du Pacifique Sud" G.I.P. RECLUS / Publisud, Montpellier, Paris.
- BONNEMAISON Joël 1981 "Voyage autour du territoire" in L'Espace Géographique n° 4, 1981, pp 249-262.
- BONNEMAISON Joël 1986 "Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel du Vanuatu (Mélanésie). Essai de géographie culturelle." Paris, ORSTOM, coll. Travaux et Documents, n° 201.
- CLUNIES ROSS Anthony 1984 "Migrants from Fifty Villages" Monograph 21, Institute of Applied Social and Economic Research, Boroko, P.N.G.
- CONNOLLY Bob, ANDERSON Robin 1989 "Premier contact" Gallimard
- DELBOS Georges, msc 1984 "Cent ans chez les Papous, Mission accomplie?" Fraternité Notre-Dame du Sacré-Coeur" Issoudun
- DOUMENGE François 1966 "L'homme dans le Pacifique Sud" Paris, Publication de la Société des Océanistes, n° 19.
- GERRITSEN Rolf, MAY R.J., WALTER Michael A.H.B. 1981 "Cargo cults, Community Groups and Self-Help Movements in Papua-New-Guinea" Working Paper n° 3, Department of Political and Social Change, Resaerch School of Pacific Studies, Australian National University
- GODELIER Maurice 1990 "Sociétés à big men, sociétés à grands hommes : figures du pouvoir en Nouvelle-Guinée." Journal de la Société des Océanistes 91-2, 1990, pp 75-94.
- GODELIER Maurice. 1982 "La production des grands hommes" Paris, Fayard.
- GOVERNMENT OF PAPUA-NEW-GUINEA 1986 "Pocket book of labour statistics, 1986", Department of Labour and Employment, Boroko.
- GOVERNMENT OF PAPUA-NEW-GUINEA 1990 "Statistical digest 1990", Department of Trade and Industry, Waigani.
- JACKSON Richard & all. 1980 "Proceedings of the 1979 Waigani Seminar on urbanisation, Urbanisation and its problems in Papua-New-Guinea" University of P.N.G.
- JACKSON Richard 1983 "D'un millier de lieux sacrés à la périphérie profane : les strates de la géographie de Papouasie-Nouvelle-Guinée." L'Espace Géographique, XII-1, pp 18-32.
- JEUDY-BALLINI Monique 1986 "Ceux qui peinent et ceux qui prennent, La mythologie du travail dans une société d'horticulteurs (Nouvelle-Bretagne)" Etudes Rurales, juillet-décembre 1986, 103-104 ; pp159-187.
- JEUDY-BALLINI Monique 1988 "Entre le clair et l'obscur : les transformations de l'histoire" L'Homme 106-107, avril-septembre 1988, XVIII (2-3), pp237-251.
- KING David, RANCK Stephen 1985 "Papua-New-Guinea Atlas A nation in transition" Robert Brown and Associates & U.P.N.G.
- LAWRENCE Peter 1974 "Le culte du cargo" Paris, Fayard
- LEA David A.M. 1983 "Planification et sous-développement régional en Papouasie-Nouvelle-Guinée", L'espace Géographique 1983-12-4 pp 241-252

- LEMONNIER Pierre 1981 "Le commerce inter-tribal des Anga de Nouvelle-Guinée" *Journal de la Société des Océanistes* 70-71, T XXXVII, mars-juin 1981, pp 39-75.
- MALINOWSKI Bronislaw 1963 "Les argonautes du Pacifique occidental".
- MORAUTA Louise 1984 "Left Behind in the Village" Monograph 25, Institute of Applied Social and Economic Research, Boroko, P.N.G.
- PANOFF Michel 1969 "Les caves du Vatican, Aspects d'un cargo-cult mélanésien", *Les temps modernes* 276, pp 2222-2244.
- PANOFF Michel 1970 "Land tenure among the Maenge of New-Britain", *Oceania* XL (3), pp 177-194.
- PANOFF Michel 1971 "Il faut qu'un mythe soit ouvert ou fermé" *Esprit*, n° spécial Le Mythe aujourd'hui, avril 1971.
- PANOFF Michel 1977 "Energie et vertu : le travail et ses représentations en Nouvelle-Bretagne" *L'Homme*, avril-septembre 1977, XVII (2-3), PP7-21.
- PANOFF Michel 1978 "Mariage, divorce et régime de filiation en Nouvelle-Bretagne", *Revue française de sociologie* XIX, pp 479-496.
- PANOFF Michel 1979 "Travailleurs, recruteurs et planteurs dans l'Archipel Bismarck de 1885 à 1914." *Journal de la Société des Océanistes* 64, T XXXV, septembre 1979, pp 159-173.
- PANOFF Michel 1980 "Objets précieux et moyens de paiement chez les Maenge de Nouvelle-Bretagne", *L'Homme* XX-2, avril-juin 1980, pp 5-37.
- PANOFF Michel 1985a "La violence et la dette chez les Maenge de Nouvelle-Bretagne." *Journal de la Société des Océanistes* 80 T XLI, juin 1985, pp 87-100.
- PANOFF Michel 1985b "Une figure de l'abjection en Nouvelle-Bretagne : le rubbish man", *L'Homme* 94, avril-juin 1985, XXV (2), pp 57-71.
- PANOFF Michel 1990 "Du mission boy au légionnaire de Marie : les premiers catéchistes chez les Maenge (Nouvelle-Bretagne) " *Journal de la Société des Océanistes* 91-2, 1990, pp 163-173.
- RATH Daniel D. 1988 "Big man in Mengen Society" in M. K. Mayers, D.D. Rath ed. : *Nucleation in PNG cultures*, pp 1-12.
- SAM Jennifer 1986 "The reasons behind non-migrants stay in isolated island community village : the case of three Misima villages" UPNG, Thèse.
- SAUSSOL Alain 1979 "L'héritage, essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie." Paris, Publication de la société des océanistes, n° 40.
- TOVALELE Patrick 1977 "The Pomio Cargo-Cult , East-New-Britain", in R.Adams, ed : *Socio-economic Change - Papua-New-Guinea*. Lae, University of Technology.
- WEEKS Sheldon.G. & WANINARA Joseph 1988 "Review of the education system in East-New-Britain" The National Research Institute, Boroko.
- WHEELER Tony 1988 "Papua-New-Guinea a travel survival kit" Lonely Planet Publications.

